

Friedrich Engels

(1878)

ANTI-DÜHRING

(M. E. Dühring bouleverse la science)

Manuscrits pour « l'Anti-Dühring »

Traduction française, 1950.

Table des matières

1. TRAVAUX PRÉLIMINAIRES	2
I. Violence	2
II. À propos de la « violence »	3
III. Dühring. Socialisme. Curiosités	4
IV. Prusse	5
V. Sur ses devanciers en matière sociale.....	6
VI. DÜHRING. Prétentions	7
VII. Dühringeries.....	9
VIII. Dühring. Grandiloquences.....	13
IX. Dühring. Économie. Les deux hommes.....	14
X. Passages de la Philosophie pour le Socialisme.....	28
XI. Passages de la Philosophie à utiliser pour l'Économie	29
XII. <i>E. DÜHRING: COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE,</i> <i>y compris les points principaux de la politique financière.</i> 2e édition, Leipzig, 1876.	31
2. TACTIQUE DE L'INFANTRIE DÉDUITE DES CAUSES MATÉRIELLES (1700-1870)	60
3. LA DÉCADENCE DE LA FÉODALITÉ ET L'ESSOR DE LA BOURGEOISIE	65

INDEX.

- I. Index des noms cités (*Partie supprimée à cause des droits d'auteur*)
- II. Index des matières (*Partie supprimée à cause des droits d'auteur*)

1. TRAVAUX PRÉLIMINAIRES ¹

[Retour à la table des matières](#)

	EFFECTIF	PERTES	
		Offic	Hommes
1er grenadiers de la garde de l'empereur François	12 comp.	38	1 020
4e grenadiers de la garde	12 comp.	27	902
Empereur Alexandre	4 comp. 1-4		
1er régiment de la garde à pied.	12 comp.	36	1 056
3 ^e régiment de la garde à pied.	12 comp.	36	1 060
2 ^e régiment de la garde à pied.	12 comp.	39	1 076
4 ^e régiment de la garde à pied.	12 comp. (en dernier lieu)		
		176	5 114
			307
Corps de la garde en général		307	et 7 923
			8 230
Sur un effectif de			28 160

I. Violence

1. La conception de Dühring, la vieille conception vulgaire.

2. La violence, même si on l'admet pour l'amour de la discussion, est appliquée pour atteindre *des fins économiques*, elle est donc un *moyen* de l'économie, donc l'économie reste la raison dernière.

Et si nous y regardons de plus près, ce qui importe, c'est à quoi la violence est appliquée, *ce qui* est volé et *comment*, et alors nous trouvons que le *Ce qui* explique le *Comment* et qu'ainsi les diverses formes politiques s'expliquent par les formes sociales.

3. Propriété fondée sur la violence.

3. Esclavage.

Avant la propriété fondée sur la violence, travail privé [fondement?] de sa production [...?...] tout se ramène à cela.

1681. Baïonnette. 1699. Arme à feu.

Platine à silex connue dès la fin du XVII^e siècle, à partir de 1680 remplaçant peu à peu la mèche.

1777. Le fusil français à crosse cambrée.

¹ Pour divers passages de ces *Travaux préliminaires* nous avons indiqué entre crochets [] à la fin du texte les pages de l'ouvrage auxquels ils se rapportent.

II. À propos de la « violence »

Admis que la violence ait aussi une action révolutionnaire, et cela dans toutes les époques « critiques » décisives, comme lors du passage à la socialité, ne fût-ce alors que comme légitime défense contre des ennemis réactionnaires de l'extérieur. Mais le bouleversement du XVI^e siècle en Angleterre décrit par Marx avait aussi son côté révolutionnaire, c'était une condition fondamentale de la transformation de la propriété foncière féodale en propriété bourgeoise et du développement de la bourgeoisie. En 1789, la Révolution française a aussi fait une importante application de la violence, le 4 août n'a fait que sanctionner les actes de violence des paysans et il a été complété par la confiscation des biens nobles et ecclésiastiques. La conquête violente des Germains, la fondation d'Empires reposant sur la conquête, où dominait la campagne et non la ville (comme dans l'antiquité) ont été accompagnées, et précisément pour cette dernière raison, de la transformation de l'esclavage en la condition plus douce de serf ou de corvéable (dans l'antiquité, les *latifundia* accompagnés de la transformation de terres arables en pâturages). [p. 211.]

Lorsque les Indo-Européens envahirent l'Europe, ils refoulèrent par *la force* les habitants primitifs et cultivèrent la terre avec possession commune. On peut encore prouver l'existence historique de cette possession commune chez les Celtes, les Germains et les Slaves, et elle existe encore chez les Slaves, les Germains et même les Celtes (rundale), même sous la forme de la servitude féodale directe (Russie) ou indirecte (Irlande). La violence cessa dès que les Lapons et les Basques furent chassés. À l'intérieur régnait l'égalité ou le privilège volontairement concédé. Là où la propriété privée du sol par les paysans individuels est issue de la propriété commune, ce partage s'est accompli d'une façon purement spontanée parmi les membres de la communauté jusqu'au XVI^e siècle, la plupart du temps elle s'est faite peu à peu et des vestiges de possession commune restèrent très courants. Pas question de *violence*, celle-ci fut dirigée seulement contre les restes (en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles, en Allemagne principalement au XIX^e siècle). L'Irlande est un cas particulier. Aux Indes et en Russie, cette propriété commune a tranquillement subsisté sous les conquêtes violentes et les despotismes les plus divers et a constitué leur base. La Russie prouve comment ce sont les rapports de production qui déterminent les rapports politiques de violence. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, le paysan russe était peu opprimé, il avait la liberté d'aller et de venir, c'était à peine un corvéable. Le premier Romanov attacha les paysans à la glèbe. Avec Pierre, commence le commerce extérieur de la Russie, qui n'avait à exporter que des produits agricoles. *Avec ce commerce*, l'oppression des paysans, qui s'accrut en raison de *l'exportation, laquelle en était la cause*, jusqu'au jour où Catherine rendit cette oppression complète et donna sa conclusion à la législation. Or cette législation permettait aux propriétaires fonciers de pressurer de plus en plus les paysans, de sorte que l'oppression s'accrut de plus en plus. [p. 208].

Si la violence est la cause des situations sociales et politiques, quelle est donc la cause de la violence ? L'appropriation de *produits* du travail étrangers et de la *force* de travail étrangère. La violence pouvait changer la consommation des produits, mais pas le mode de production lui-même, elle ne pouvait pas transformer la corvée en salariat, à moins que les conditions n'en fussent données et que la forme de la corvée ne fût devenue une entrave à la production. [pp. 188-189].

Jusqu'ici violence, - désormais socialité. Vœu purement platonique, revendication de « justice ». Mais déjà Th. Morus avait posé cette revendication il y a trois cent cinquante ans sans qu'elle fût remplie. Pourquoi donc devrait-elle être remplie maintenant ? Dühring n'a pas de réponse. En réalité la grande industrie pose cette revendication non pas comme une revendication de justice, mais comme une nécessité de production, et cela change tout. [pp. 185-186].

Et avec quoi la violence entretiendra-t-elle l'armée? avec de *l'argent*, donc elle recommence aussitôt à dépendre de la production. Voir la flotte et la politique d'Athènes de 380 à 340. La violence sur les confédérés a échoué devant l'absence des moyens matériels permettant de faire des guerres longues et vigoureuses. Ce sont les subsides anglais créés par la grande industrie moderne, qui ont battu Napoléon. [p. 195]

III. Dühring. Socialisme. Curiosités

Crime du non-tutoiement. *Ph[ilosophie]* (259).

Système naturel de la société (282).

Les formations socialitaires nouvelles (295).

La libre société imaginée aujourd'hui (304).

La socialité est l'« organisation de la vie qui repose sur la conception rigoureusement scientifique des choses et des hommes » (387).

Verbiage sans résultat sur le mélange des races, les Juifs, etc. (392-395).

Que les poètes ne doivent plus utiliser d'images mythologiques. Mystique de Goethe (423). Poésie de l'avenir (424).

Les grandes conceptions de l'avenir (510).

Formation de sectes (526). COURS.

- *Le caractère strictement rationnel de notre déduction d'un système* » (288).

« Les notions de principe de la justice prises pour hypothèse » ne sont « pas admises n'importe comment, mais *dérivées de nécessités naturelles fondamentales* » (288).

L'état résolu de socialité (307).

Description du *plagiat* (307).

« Ample schématisation de portée historique » (341).

« Conception plus exacte des tâches socialitaires » (343).

« *La justice est la boussole du mouvement socialitaire dans la mesure où celui-ci a une conscience nette de sa condition préalable* » (358)

« *Toute la force morale et scientifique qui bout dans l'intensification suprême de la pensée libérée et de la volonté épurée* » (359).

La commune de Dühring est « le fruit pratique d'une théorie claire et qui va jusqu'aux dernières racines des choses » (555).

Le domaine intellectuel sérieux et critique (556).

Une reconstruction fondamentale. *Hist. crit.* (2).

L'étendue universelle de l'horizon historique (2).

Du haut d'un système que j'ai produit en propre (9).

La doctrine socialitaire de l'économie politique offre une « orientation méthodique » (549), bref.

IV. Prusse

Betteraves et eau-de-vie.

Impôt prussien sur les héritages.

Émancipation prussienne des paysans.

Loi prussienne sur les chemins de fer (315).

La liberté de domicile est seulement un « développement récent » (323).

Liberté de l'exploitation des mines (255).

Contradiction, que la valeur de la force de travail (comme celle de toute autre marchandise) soit en raison inverse de la productivité de la force de travail. Plus la force de travail peut produire dans un même temps, moins elle est payée. (Marx, *Le Capital*, 326.)

Le moyen de travail assassine l'ouvrier (454).

Contradiction immanente de l'application capitaliste des machines (426) ¹.

Le moyen le plus puissant de l'intensification du travail.

1 Le moyen le plus puissant pour raccourcir le travail devient le moyen de l'allonger de la pire façon (427). (F. E.)

Machines, instruments de combat du capitaliste contre les ouvriers (457).

Éducation de l'avenir (509, 514, 516).

Division du travail dans la société et dans la grande industrie (511-515), contradiction.

Action de la grande industrie sur la ville et la campagne (527).

Polarité de la production capitaliste (671).

La division sociale du travail, fondement de toute production *marchande*.

La production capitaliste une fois apparue s'est insinuée dans la production marchande existante et a produit évidemment des *marchandises*. Le produit social a été traité comme produit individuel. Le moyen de production social est devenu moyen de production des capitalistes.

Appropriation *capitaliste* et appropriation *personnelle* des choses et de la science (402).

Opposition de l'effet de la machine « en soi » et de la machine « capitaliste » (463).

Économie des moyens de travail = gaspillage de la force de travail. (485).

Fondement de la famille future dans la grande industrie (516); de l'éducation, *dito*.

Reproduction constante de la condition capitaliste et des prolétaires (601).

Dans le mode de production capitaliste, l'ouvrier asservi par son propre produit.

Toutes les forces du travail apparaissent comme forces du capital (63 2)

V. Sur ses devanciers en matière sociale

(Histoire critique de l'économie politique et du socialisme)

222. Fourier, cet indicible idiot.

235. Marx et Lassalle - Hegel - revoir.

237. Alchimistes sociaux.

239. Tous ses prédécesseurs, à l'exception de Babeuf et de quelques communards de 71, ne sont pas des « hommes ».

276. (Fourier) a manifesté... tous les éléments de la folie... idées que l'on s'attend plutôt à trouver dans les asiles d'aliénés... folie (278) ... (a cependant malgré cela) une façon de s'épancher tout à fait humaine, qui parfois n'est même pas absolument dépourvue d'esprit (280) ... chimères les

plus dérégées. Produit du délire (283). (Le phalanstère n'a absolument rien du « socialisme rationnel », c'est au contraire) un édifice contrefait construit sur les modèles du commerce de tous les jours (283) ... un petit cerveau d'enfant (284) ... l'idiot (286).

286. Celui que ces tirades (de Fourier sur Newton) ne suffisent pas à persuader que dans le nom de Fourier et dans tout le fouriérisme il n'y a de vrai *que la première syllabe...* devrait être rangé lui aussi dans quelqu'une des catégories d'idiots.

295. Owen avait des idées ternes et indigentes... sa pensée si grossière en matière de morale (296) ... quelques lieux communs dégénérés en amphigouri... façon de voir absurde et grossière (297) ... le cours des idées d'Owen ne vaut guère la peine qu'on y applique une critique un peu sérieuse (298) ... sa vanité (300).

495. Marx « étroitesse politique de conception »... ses travaux et ses productions sont « en soi et pour soi, c'est-à-dire du point de vue purement théorique, sans signification durable pour notre objet (l'histoire critique du socialisme), et pour l'histoire générale des courants intellectuels, on peut tout au plus les citer comme symptômes des effets d'une branche de la scolastique sectaire moderne»... Impuissance des facultés de synthèse et de classification (497) ... caractère informe de la pensée et du style, allures vulgaires de la langue ... vanité anglicisée... duperie (497). Conceptions désordonnées qui... ne sont en fait que des bâtards de l'imagination historique et logique ... tournure fallacieuse... fatuité personnelle (499), petit genre blessant ... impertinent... tours et minauderies de bel esprit... chinoiseries d'érudition (506) ... esprit arriéré en philosophie et en science (507).

VI. DÜHRING. Prétentions

P. 1. Prétention à représenter la philosophie pour le présent et l'avenir prévisible.

2. « Vérité définitive en dernière analyse » est un postulat, donc cette philosophie doit la fournir ou alors que sera-ce que la vérité définitive?

10. Un système naturel de philosophie.

13. Système naturel ou la philosophie du réel.

38. Elle est « une œuvre qui est obligée de chercher sa force dans l'initiative concentrée » (quoi que cela puisse bien être).

56. Caricatures monstrueuses d'une philosophaillerie de la nature *ignorante (!)*.

59. Maintenant règne en philosophie un « état d'anarchie et la dissolution de tous les systèmes insuffisants du passé ». À quoi Dühring veut remédier.

71. Divagations mathématico-physiques.

88. Sur Clausius, comparer le passage.

117. Le darwinisme spécifique (moins les éléments lamarckiens), « un trait de brutalité dirigé contre l'humanité ». Darwin lui-même fait de la « demi-poésie antiscientifique ».

142. « Demi-poésie darwinienne et habileté à jouer des métamorphoses avec sa grossière étroitesse de conception et son discernement émoussé. »

197. Après Kant, « les épigones tels que surtout un Hegel... ont vraiment commencé à décliner.»

200. Une étude qui va jusqu'aux racines.

219. Science radicale.

227. Désordres et folies aussi niaises que creuses des épigones immédiats (de Kant) donc surtout d'un Fichte et d'un Schelling.

260. Modestie.

315. Qu'est-ce donc que le monde de langue anglaise avec son *puéril fatras linguistique*.

346. Leibniz « dépourvu de tout sentiment moral supérieur... cet homme, le meilleur de tous les philosophes de cour possibles ».

387. Conception rigoureusement scientifique des choses et des hommes.

404. Nous, de notre point de vue réellement critique.

407. [...?...]]

428. « Les éléments de la conception universelle du temps et de l'espace si simplement figurés par la manière présente de les approfondir et de les préciser. »

430. « Les éléments d'une philosophie réelle et par conséquent dirigée sur la réalité de la nature et de la vie, une philosophie qui n'accepte pas d'horizon purement apparent, mais déploie dans son mouvement puissamment révolutionnaire toutes les terres et tous les cieux de la nature extérieure et intérieure. »

449. Les monstruosité post-kantiennes.

498. Jeter au rebut dans une société à venir le vieux fatras juridique, c'est une « conception radicale ».

508. Le système naturel du savoir précieux en soi pour l'esprit.

525. Des résultats et des vues foncièrement originales... des idées génératrices de système... (527). Des vérités établies...

531. « Il est déjà inhabituel et sans exemple en terre allemande que la culture de la philosophie au sens étroit s'allie à des préoccupations scientifiques ayant pour objet la doctrine de l'économie politique. »

532. Des travaux d'une ample portée du point de vue historique et du point de vue systématique (en économie politique).

537. « Pour le domaine politique et juridique, c'est sur les études techniques les plus poussées que s'appuient les principes énoncés dans ce cours (Jury en Angleterre, absolution de l'instance dans le droit rhénan, etc.) ... La critique du droit privé n'aurait pas pu se présenter non plus avec une telle assurance », si le même personnage ne s'y était pas préparé par trois ans d'études du droit et trois années de pratique judiciaire.

543. Mode de pensée nouveau.

556. Groupement des plus grandes découvertes.

Imagination fiévreuse après Kant, épidémie hégélienne.

Les tournures créatrices les plus modernes (de l'économie politique). *Hist. crit.* (462).

Jargon hégélien, *Hist. crit.* (491).

Hist. crit. (566). Ma manière de grand style d'écrire l'histoire.

VII. Dühringeries

Égalité. Justice. - L'idée que l'égalité est l'expression de la justice, le principe de l'ordre politique et social parfait, est née de façon tout à fait historique. Dans les communautés naturelles, elle n'existait pas ou, du moins, n'existait que d'une façon très limitée, pour le membre d'une communauté particulière, jouissant de la plénitude de ses droits: elle était entachée d'esclavage. *Idem* dans la démocratie antique. L'égalité de tous les hommes, Grecs, Romains et Barbares, hommes libres et esclaves, nationaux et étrangers, citoyens et clients, etc., n'était pas seulement une folie pour le cerveau antique, mais même un crime et son premier début fut logiquement persécuté dans le christianisme. Dans le catholicisme, d'abord *l'égalité négative de tous les hommes devant Dieu comme pécheurs*, et dans une conception plus étroite l'égalité des enfants de Dieu rachetés les uns comme les autres par la grâce et le sang du Christ. Les deux conceptions fondées dans le rôle du christianisme, - comme religion des esclaves, des bannis, des réprouvés, des persécutés, des opprimés. Avec la victoire du christianisme, ce motif passa au second plan et l'opposition entre croyants et païens, orthodoxes et hérétiques devint tout d'abord l'essentiel. Avec l'apparition des villes et par suite, des éléments plus ou moins développés de bourgeoisie et de prolétariat, la revendication d'égalité devait forcément recommencer à poindre peu à peu comme condition de l'existence bourgeoise et la façon prolétarienne de conclure logiquement de l'égalité politique à l'égalité sociale devait s'y rattacher. Cela, naturellement sous forme religieuse, s'est exprimé nettement pour la première fois dans la Guerre des paysans. - Le côté bourgeois formulé pour la première fois avec rigueur, mais

d'une façon encore universellement humaine grâce à Rousseau. Comme dans toutes les revendications de la bourgeoisie, le prolétariat se dresse ici également comme une ombre fatale et tire ses conclusions (Babeuf). Développer cet enchaînement entre l'égalité bourgeoise et la façon prolétarienne d'en tirer les conséquences logiques.

L'idée d'égalité tirée de l'égalité du travail humain général dans la production marchande, <i>Le Capital</i> , p. 36.	Il a donc fallu presque toute l'histoire passée pour dégager la thèse que égalité = justice, et cela n'a réussi que lorsqu'une bourgeoisie et un prolétariat ont existé. Mais la thèse de l'égalité signifie qu'il ne doit pas exister de <i>privilèges</i> , elle est donc essentiellement <i>négative</i> et déclare mauvaise toute l'histoire passée. À cause de son absence de contenu positif et de la façon dont elle rejette sans ambages tout le passé, elle se prête tout autant à être mise debout par une grande révolution (89-96), et à servir ensuite à de pauvres cervelles pour fabriquer des systèmes. Mais vouloir poser comme principe suprême et vérité dernière que égalité = justice est absurde. L'égalité n'existe que par opposition à l'inégalité, la justice à l'injustice. Elles sont donc encore entachées de l'opposition à la vieille histoire du passé, donc à la vieille société elle-même
--	---

Cela exclut déjà qu'elle constitue la justice et la vérité *éternelles*. Quelques générations d'évolution sociale sous régime communiste et avec des ressources augmentées amèneront forcément les hommes au point où ce battage autour de l'égalité et du droit sera à leurs yeux aussi ridicule que le battage actuel autour des privilèges de noblesse, de naissance, etc., où l'opposition à la vieille inégalité et au vieux droit positif, voire au nouveau droit de transition, aura disparu de la vie pratique, où celui qui persistera à réclamer avec pédantisme la livraison de sa part égale et juste des produits sera tourné en ridicule par livraison du double. Même Dühring trouvera cela « prévisible »: où restent dès lors J'égalité et la justice, sinon au débarras des souvenirs historiques? Si ces choses sont aujourd'hui excellentes pour l'agitation, tant s'en faut qu'elles soient des vérités éternelles.

(Développer le contenu de *l'égalité*. - Limitation à des droits, etc.)

D'ailleurs, la théorie abstraite de l'égalité est dès aujourd'hui, et pour un avenir assez long encore, une absurdité. Il ne viendra à l'esprit d'aucun prolétaire socialiste ou théoricien socialiste de vouloir reconnaître J'égalité abstraite entre lui-même et un Boschiman ou un Fuégien, ou même seulement un *paysan* ou un journalier agricole à demi-féodal; et dès l'instant où cela se trouve surmonté ne fût-ce qu'en Europe, le point de vue égalitaire abstrait se trouve surmonté, Par l'introduction de l'égalité rationnelle, cette égalité elle-même perd toute signification. Quand on revendique maintenant l'égalité, c'est par anticipation sur *l'égalisation* intellectuelle et morale qui résulte naturellement des *conditions historiques actuelles*. Par contre, il faut qu'une morale *éternelle* ait été possible en tout temps et le soit en tout lieu. Affirmer cela de l'égalité ne vient même pas à l'esprit de Dühring lui-même; au contraire, il considère la répression comme

provisoire, et il admet donc qu'elle n'est pas une vérité éternelle, mais un produit historique et un attribut de situations historiques déterminées.

L'égalité de la bourgeoisie (abolition des *privilèges* de classes) est très différente de celle du prolétariat (abolition des classes elles-mêmes). Poussée plus loin que cette dernière, c'est-à-dire conçue abstraitement, l'égalité devient une absurdité. Aussi bien M. Dühring lui aussi est-il, en fin de compte, obligé de réintroduire par la porte de derrière la violence armée comme administrative, juridique et policière.

Ainsi, l'idée d'égalité est elle-même un produit historique dont l'élaboration a nécessité toute la préhistoire, qui n'a donc pas existé de toute éternité comme vérité. Le fait qu'elle soit maintenant évidente, en principe ^{*1}, pour la majorité des gens n'est pas l'effet de son caractère d'axiome, mais de la diffusion des idées du XVIIIe siècle. Et voilà pourquoi, si les deux fameux bonshommes se placent aujourd'hui sur le terrain de l'égalité, cela vient précisément de ce qu'ils sont pensés comme des hommes cultivés du XIXe siècle et que cela leur est naturel. La façon dont les hommes réels se conduisent et se sont conduits dépend et a constamment dépendu des conditions historiques dans lesquelles ils vivaient. [pp. 134-135].

MÉTHODE. - Toute question « doit être résolue par axiomes sur des formes fondamentales simples comme s'il s'agissait de vérités fondamentales simples, etc., des mathématiques », etc. (224). D'où les deux fameux bonshommes qui, arrachés à toutes les conditions et tous les rapports réels, ne vivent et n'agissent absolument dans aucun monde et qui, précisément pour cette raison, doivent donner le ton au monde réel ! D'ailleurs, cette méthode est très en vogue au XVIIIe siècle, aussi bien chez Rousseau que chez Adam Smith, mais toujours beaucoup plus rationnelle, - chez Adam Smith, etc., les gens ont tout de même un métier réel, - et davantage comme illustration. Il était réservé à Dühring de faire de cette méthode d'illustration la méthode fondamentale de toute science sociale et l'étalon de toutes les formations historiques. Le plus beau, c'est que cette fantaisie des deux hommes est présentée comme l'état originel: « On ne peut éviter la violence, même dans l'état primitif ² dès qu'elle est exercée par un ses côtés » (271). Et, cependant, dans la même page, il dit qu'il n'y a jamais eu d'état primitif dans lequel les choses se passent à la façon dont ses deux hommes agissent, et que c'est un état idéal: « Même dans cet état idéal, dans lequel les hommes agissaient d'emblée avec justice! » Il n'était pas non plus possible du tout que ses deux hommes ne s'oppriment pas l'un l'autre: « Si la socialisation politique naturelle [qui, de son aveu, n'a jamais existé] avait pu se développer quelque part sans gêne sensible du fait du système du vol » (279). Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est qu'il faut encore épurer ce droit naturel: « le droit naturel épuré » (300). Dans tout ce verbiage sur l'état de nature, le droit naturel, etc., il a oublié que la nature elle-même est au premier chef une société fondée sur la violence. [p. 125].

Sur ce point, p. 301, le progrès de l'histoire réalisé par le développement spirituel - le matériel est secondaire.	Thèse principale que le politique passe avant l'économie, p. 538. Là-dessus, Histoire critique, 231, où Dühring « part de la thèse que les situations politiques sont la cause décisive de l'état économique et que la relation inverse ne représente qu'une réaction de second ordre... Tant que l'on ne prend pas
---	---

1 ^{*} En français dans le texte.

2 Cf. 314, l'illusion de Rousseau sur l'âge d'or primitif! (F. E.)

le groupement politique pour lui-même comme point de départ, mais qu'on le traite exclusivement comme un moyen pour des fins alimentaires, si belle figure de socialiste radical et de révolutionnaire qu'on prenne, on garde quand même en soi une dose larvée de réaction ». (Et d'où viennent alors les situations politiques? Des idées; et les idées ne viennent pas de l'histoire, elles viennent d'elles-mêmes. Mais dans l'Histoire critique (265), c'est le contraire qui est vrai de l'opposition bourgeoise... à présent!)

À propos du droit romain, voir 456 (Hist. crit.), où la logique juridique anglaise est désignée comme ne pouvant tenir tête « à la culture atteinte sur le sol allemand (c'est-à-dire par les Universités!) dans l'étude des purs concepts des juristes romains classiques. »

Property serait employée de travers par Mac Leod, ce devrait être une chose!

Sur la dialectique hégélienne. H. C. (479): « D'après la Logique de Hegel, le contradictoire... se rencontre présent objectivement, et pour ainsi dire en chair et en os, dans les choses et les processus eux-mêmes, de sorte que le non-sens ne reste pas une combinaison impossible de la pensée, mais devient une puissance effective. La réalité de l'absurde est le premier article de foi de l'unité hégélienne de la logique et de la non-logique... Plus c'est contradictoire et plus c'est vrai, ou, en d'autres termes, plus c'est absurde et plus c'est digne de foi, - cette maxime qui n'est même pas d'invention nouvelle, mais qui a été empruntée à la théologie de la révélation et à la mystique, est l'expression toute nue du principe dit dialectique ».

Qualité, quantité, bond. Voir Phil., p. 26 et les notes en marge.

Négation de la négation, Hist. crit. (502), et aussi qu'elle ne prouve rien (503). - Description de la dialectique de Hegel (504).

Contradiction existante, réelle: Que plus il y a d'ouvriers, moins il y a à travailler pour eux.

Dühring - dialectique (20). [*Ph.*] Unité limitée par l'opposition de processus temporaires et de force de production permanente, et tout ce chapitre... La matière seulement un élément de l'Être, d'autres encore en dehors d'elle, p. 25. - Contradiction (31). La matière, quelque chose, d'absolument stable (36), cela démontré par l'activité de décomposition (37).

Loi de la différence (362).

Conclusion du tout: Dieu est grand, mais l'empereur est encore jeune.

À traiter dans le socialisme: La sanction que les méchants éprouvent en eux dès ce monde-ci. *Phil.*, p. 198 et 206.

Violence. - Si la violence est la base de tout, il faut qu'elle fixe les rapports économiques: le cours du change (cela coûte à la Russie dans les 60 millions de roubles), le salaire, l'intérêt et

le profit (moyen âge). La violence ne réalise rien *contre* le courant économique, mais si elle va dans le sens du courant économique, elle ne fait *qu'accélérer* la réalisation des lois économiques, laquelle à la longue, se fait aussi sans elle.

De même pour la valeur fondée sur la violence. L'homme au sabre n'a jamais réussi à maintenir du mauvais argent au cours du bon.

VIII. Dühring. Grandiloquences

Un travail intellectuel qui pénètre tous les aspects, p. 111 [Cours *d'économie politique*]. Stricte discrimination des schèmes d'action universels, ébauche créatrice des hypothèses et des conséquences que la pensée peut dominer, p. 6 (donc il ne prend pas non plus les « hypothèses » dans la réalité, il les ébauche « d'une manière créatrice »!).

« Tout savoir exact et clair fera prévaloir [!!!] la différence des formes de situation effectives et de celles qui sont encore à constituer. De cela [de ce lieu commun!] résulte pour toute [!] science solide [!] l'avantage que le mélange de l'immuablement établi [et si on veut le changer!] et son explication [!] avec des conclusions tirées d'hypothèses modifiées *sont entièrement évitées* », p. 6. Le solennel lieu commun!

Le fondement placé plus profond de l'idée rigoureuse de socialité, P. 10 (toujours en train de fonder!).

Une doctrine d'examen plus profonde (63).

« Signification qui embrasse toute l'économie » (80).

Pensée plus profonde, *Ph.* (146).

Le fondamental absolu (150) Ph.

Phil., p. 364: « Mesure des faits à l'aide d'une subjectivité trop développée et ne ressortissant pas du tout au domaine de ces faits », voilà *Dühring tout fait* ^{*1}. *Primo*, il a une subjectivité bien trop développée et *secundo*, le domaine des faits lui est très étranger. *Ph.* (406), l'entendement bien orienté.

407. Après l'abolition du culte. « Seul l'homme fort de lui-même et de la nature et mûr pour la connaissance de ses forces collectives peut prendre hardiment toutes les voies que lui ouvrent le cours des choses et sa propre essence. »

Ivresse. - *L'homme* qui ne peut trouver lui-même le pont du statique au dynamique, devient fou de rage dès qu'il voit un pauvre diable qui a bu une goutte de trop et, de ce fait, n'arrive pas à trouver le pont du dynamique au statique! [p. 150].

1 ^{*} En français dans le texte.

Les idées toutes empruntées à l'expérience, reflets, - exacts ou déformés, - de la réalité.

Deux sortes d'expérience, - extérieure, matérielle et intérieure, - lois et formes de la pensée. Formes de la pensée aussi en partie héréditairement acquises par évolution (évidence, par exemple, des axiomes mathématiques pour les Européens, certainement pas pour les Boschimans et les Nègres d'Australie).

Si nous avons exactement les hypothèses et que nous leur appliquions exactement les lois de la pensée, le résultat doit forcément s'accorder avec la réalité, tout à fait comme un calcul de géométrie analytique doit forcément s'accorder avec la construction géométrique, bien que les deux choses soient des manières de procéder absolument différentes. Malheureusement, presque jamais le cas, et seulement pour des opérations très simples.

Le monde extérieur, à son tour, soit nature, soit société.

Déjà, le reflet exact de la *nature* extrêmement difficile, produit d'une longue histoire de l'expérience. Les forces de la nature, quelque chose d'étranger, de mystérieux, de supérieur pour l'homme primitif. A un certain stade, par lequel passent *tous* les peuples civilisés, il se les assimile en les personnifiant. C'est cet instinct de personnification qui a créé partout des dieux, et le *consensus gentium* quant à la preuve de l'existence de Dieu ne prouve précisément que l'universalité de cet instinct de personnification en tant que stade de transition nécessaire, donc aussi l'universalité de la religion. Seule, la connaissance réelle des forces de la nature chasse les dieux ou le dieu d'une position après l'autre (Secchi et son système solaire). Ce processus maintenant si avancé, qu'il peut être théoriquement considéré comme terminé.

Dans les choses *sociales*, le reflet encore plus difficile. La société est déterminée par les rapports économiques, production et échange, ainsi que par les conditions historiques préalables.

IX. Dühring. Économie. Les deux hommes

Tant qu'il est question de morale, Dühring peut les poser comme égaux, mais dès qu'on aborde l'économie, c'en est fait. Si, par exemple, ces deux hommes sont un Yankee *broken into ail trades* (Américain rompu à toutes les affaires) et un étudiant berlinois qui n'apporte rien que son diplôme de bachelier et la philosophie du réel, et qui, par principe, ne s'est jamais fait les bras à la salle d'escrime, où est l'égalité? Le Yankee produit tout, l'étudiant ne donne qu'un coup de main çà et là, la répartition se fait d'après le rendement, et, en peu de temps, le Yankee aura les moyens d'exploiter en capitaliste les accroissements éventuels de la colonie (provenant des enfants ou d'arrivées du dehors). Toute la situation moderne, production capitaliste et tout, peut donc facilement avoir pour origine les deux hommes, sans que l'un d'eux ait besoin d'un sabre.

Il en est déjà de même dans la morale et le droit. Après avoir éliminé toute inégalité réelle et toute cause réelle d'inégalité, Dühring peut poser ses deux hommes à égalité en tant *qu'hommes* et leurs volontés également en tant que volontés purement humaines. Mais, dans la réalité, les hommes ne sont pas égaux en tant que tels, et leurs volontés non plus. Celui qui est plus avisé et plus énergique imposera sa volonté au plus sot et au plus mou, d'abord par persuasion, puis par habitude, sous l'apparence du libre consentement. Que la forme du libre consentement soit conservée ou non, la servitude reste la servitude. Elle a même été dans beaucoup de cas

directement volontaire, la soumission à un seigneur au moyen âge, par exemple, dans de nombreux cas. Lorsque fut aboli en Prusse la sujétion héréditaire des paysans, les paysans demandèrent par pétition au roi de ne pas les rendre malheureux: qui en effet s'occuperait d'eux dans la vieillesse, la misère et la maladie, s'ils étaient séparés de leur gracieux seigneur ? - La servitude peut donc très bien naître des deux hommes et, - comme nous sommes tout de même obligés d'admettre que ce sont deux chefs de famille, sans quoi il n'y a pas de procréation possible, - se transmettre par hérédité et se fixer. [p. 1281.

La méthode de Dühring consiste à décomposer chaque branche de la connaissance jusqu'en ses éléments les plus simples et à leur appliquer des axiomes tout aussi simples, « à résoudre toutes les questions par axiomes sur un schéma fondamental simple ». Or, deux hommes sont la forme la plus simple de la société, voilà donc le schéma fondamental. Mais la question est de savoir qui sont les deux hommes. Dans la réalité, les deux, l'homme et la femme, qui fondent une famille sont la plus simple et la première forme de socialisation. Mais cela ne peut convenir à Dühring; aussi prend-il deux hommes mâles, car ils doivent être parfaitement égaux l'un à l'autre, et avec la différence de sexe et la famille il n'en résulterait jamais l'égalité. Voilà la société dès l'abord vouée à sa perte, car les deux hommes ne produiront jamais un enfant. Ou alors, nous les prenons comme deux chefs de famille, ce qui est encore le plus rationnel, mais, à ce moment-là, tout le schéma est brouillé, devient question d'estomac, et n'est *plus simple*. [pp. 129-131].

Négation de la négation. - *Quelques exemples pour montrer ce crime effroyable dans toute son horreur: Premièrement. Nous prenons un grain d'orge. Des millions sont mangés ou bus sous forme de bière. Mais si le grain d'orge trouve des conditions normales, dans lesquelles il peut accomplir sa carrière normale, s'il tombe sur un sol favorable, une modification s'opère en lui; il germe; le grain en tant que tel disparaît; il est nié; la plante née de lui, la négation du grain prend sa place. Mais quelle est la carrière normale de cette plante? De produire à son tour des grains d'orge, et dès que ceux-ci sont mûrs, la plante meurt, elle est niée à son tour. En résultat de cette négation de la négation, nous avons de nouveau le grain d'orge du début, mais en nombre dix, vingt, trente fois plus grand. Les espèces de céréales se modifient avec une extrême lenteur, aussi la qualité des grains reste-t-elle sensiblement semblable pour toute la durée historique. Mais prenons une plante d'ornement plastique, un dahlia par exemple, et traitons la semence selon l'art de l'horticulteur, nous obtiendrons comme résultat de cette « négation de la négation » non seulement plus de semences, mais aussi des semences plus parfaites, qui produisent des fleurs plus belles, et à chaque répétition du processus le perfectionnement s'intensifie. - De même que pour le grain d'orge, ce processus s'accomplit pour de nombreux animaux, surtout des insectes, qui ne s'accouplent qu'une fois et meurent après avoir pondu leurs œufs. Qu'il y ait aussi des plantes et des animaux qui ne meurent pas aussitôt après avoir assuré la procréation, ce fait ne nous importe pas ici et de rechercher pourquoi il en est ainsi nous mènerait trop loin. Il suffit de démontrer que la négation de la négation intervient réellement dans le règne végétal et le règne animal. - Autre exemple: Prenons une grandeur algébrique quelconque a . Nions-la, nous avons $-a$. Nions cette négation en multipliant $-a$ par $-a$, nous avons $+a^2$, - la grandeur positive du début, mais à un degré supérieur, au carré. Là aussi, cela n'a aucune importance que l'on puisse obtenir le même résultat sans ce détour en multipliant $+a$ par $+a$, ce qui donne aussi $+a^2$; car la négation est si fermement ancrée dans $+a^2$ que sa racine carrée est non seulement $+a$, mais tout aussi nécessairement $-a$, ce qui dans les équations du*

second degré prend un sens pratique sensible ¹. Autre exemple: Tous les peuples indo-européens commencent par la propriété *en commun*. Chez presque tous, au cours de l'évolution sociale, elle est abolie, *niée*, évincée par d'autres formes - propriété privée, propriété féodale, etc. Nier cette négation, restaurer la propriété en commun à un niveau supérieur de développement, c'est la tâche... de la révolution sociale. Ou encore: la philosophie antique était à l'origine un matérialisme naturel. De celui-ci sortit l'idéalisme, le spiritualisme, la négation du matérialisme, d'abord sous la forme de l'opposition de l'âme et du corps, puis dans la doctrine de l'immortalité et dans le monothéisme. Grâce au christianisme, ce spiritualisme s'est universellement répandu. La négation de la négation est... la reproduction de l'ancien au stade supérieur, le matérialisme moderne qui trouve, vis-à-vis du passé, sa conclusion théorique dans le socialisme scientifique. Donc avant que Dühring chasse la négation de la négation de la dialectique et de la pensée, il sera obligé de la chasser de la nature et de l'histoire et d'inventer des mathématiques où $-a \times -a$ ne soit pas $+a^2$ et où l'une des racines carrées de $+a^2$ ne soit pas $-a$.

Ces processus naturels et historiques ont naturellement leur réflexion dans le cerveau pensant et s'y reproduisent, comme cela apparaît déjà dans les exemples ci-dessus de $-a \times -a$, etc.; et les problèmes dialectiques les plus élevés ne se résolvent qu'à l'aide de cette méthode.

<p>Même la conception de l'histoire de Rousseau : égalité primitive - perversion par l'inégalité - instauration de l'égalité à un niveau supérieur - est négation de la négation.</p>	<p>Mais il y aussi une négation mauvaise, stérile. La négation vraie, naturelle, historique et dialectique est vraiment l'élément moteur (au sens formel) de tout développement - la scission en opposés, leur lutte et leur solution, cependant que (dans l'histoire partiellement, dans la pensée entièrement), grâce à l'expérience acquise, le point de départ primitif est atteint de nouveau, mais à un stade supérieur. Cette négation stérile est la négation purement subjective, individuelle, qui n'est pas un stade de développement de la chose elle-même, mais une <i>opinion</i> introduite de l'extérieur. Et comme il ne peut rien en sortir, celui qui nie est forcé de se trouver en désaccord avec le monde, de dénigrer hargneusement tout ce qui existe et est arrivé, tout le développement de l'histoire. Les Grecs anciens ont certes fait certaines choses, mais ils ne connaissaient pas d'analyse spectrale, pas de chimie, pas de calcul différentiel, pas de machines à vapeur, pas de grandes routes, pas de télégraphe électrique et de chemin de fer. Pourquoi donc s'arrêter encore longuement aux productions de ces geins de second ordre. Tout est mauvais, - le pessimisme de ces négateurs va jusque-là, - excepté notre auguste personne qui est parfaite, et par là notre pessimisme se change en optimisme. Mais, du coup, nous avons nous-même commis la négation de la négation! [pp. 165-171].</p>
---	---

1 Ou bien: dans les mathématiques supérieures on différencie, c'est-à-dire on nie la chose avec laquelle on compte, puis on nie cette négation, c'est-à-dire qu'on intègre et l'on obtient alors la solution qu'on ne pouvait pas du tout, ou qu'on pouvait difficilement, obtenir autrement. (F. E.)

Idéalisme, conception idéale, etc., sans cesse prêchés par Dühring. Si nous tirons des conditions présentes les conclusions pour l'avenir, si nous saisissons et étudions le côté positif des éléments négatifs qui agissent dans l'histoire courante, - et à sa manière, même le plus philistin des adeptes du progrès le fait, même l'idéaliste Lasker, - Dühring nomme cela de l' « idéalisme » et en tire pour lui le droit de faire, jusqu'au plan scolaire inclusivement, une construction de l'avenir fantaisiste, parce que reposant sur l'ignorance. Il ne s'aperçoit pas que par-là, il commet aussi la négation de la négation.

Lassalle aurait copié Louis Blanc, toutefois cherché à tenir soigneusement caché que celui-ci lui servait de boussole - essais de vulgarisation unis au goût pédant de tout éplucher... scolastique exubérante... inesthétique; polémique complètement tombée dans la vulgarité, mélange monstrueux de théories générales et de frivolités mesquines (ô Dühring!) ... sa superstition hégélienne informe... exemple à ne pas suivre ... pointilleuse intelligence juive... étroitesse d'esprit innée... manière de faire l'important avec la camelote la plus banale... notre héros juif... pamphlétaire... intime et vulgaire manque de tenue dans la conception de la vie et du monde.

Élimination rigoureuse de la philosophie de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, p. 12 (Ph.).

Finalité, p. 165, 169, 376, 159, 158.

Miracles dialectiques pour ses fidèles.

Dietzgen!

Sélection par la lutte pour l'existence, règne de la brute (117).

Lutte pour l'existence limitée à l'hostilité intentionnelle et au pugilat (118).

De la morale contre la lutte (119-120).

La figure élémentaire dans laquelle [l'être] futur est préformé (123).

Conclusion: qu'on dise composition au lieu de métamorphose [ou] évolution, et tout est pour le mieux, etc.

Limite nette entre la plante et l'animal.

1. Malthusianisme.
2. Sélection en tant que telle.
3. Sélection naturelle. Lutte pour l'existence. Adaptation et hérédité.
4. Embryologie.
5. Questions insensées.

Dühring devrait se réjouir de la natural selection (sélection naturelle), car elle est tout de même le meilleur exemple pour sa doctrine inconsciente de la fin et des moyens. - Lorsque Darwin

étudie la forme, la natural selection, dans laquelle s'accomplit une modification lente, Dühring demande que Darwin indique aussi la cause de la modification, dont M. Dühring, lui non plus, ne sait rien. Qu'on prenne le progrès de la science que l'on voudra, M. Dühring déclarera toujours qu'il y manque encore quelque chose, et il aura ainsi une raison suffisante de contrariété

Darwin avec toute sa modestie, lui qui non seulement rassemble, classe et étudie des milliers de faits tirés de l'ensemble de la biologie, mais encore cite avec joie chacun de ses prédécesseurs, - si insignifiant soit-il, même pour amoindrir sa propre gloire, - comme il paraît grand en face de ce fanfaron de Dühring, qui ne produit rien personnellement, mais pour qui personne ne saurait produire assez et qui... (p.103-104, 107)

1. Malthusianisme (101).

Questions comiques (110).

Juif-singe primitif (110).

Descendance de tous les organismes d'un seul ancêtre (109).

La juxtaposition autonome de produits de la nature de même espèce n' « existe absolument pas » pour Dühring (111).

Dühring « a recours, tout à fait à l'anglaise, au bon Dieu », pour produire la vie elle-même.

« D'habitude, on appelait cet expédient du déisme et on le tenait en médiocre estime; mais maintenant, on paraît avoir, à cet égard aussi, évolué à rebours » (111).

Composition au lieu de métamorphose (112-14) ... que même l'évolution n'est admissible que si nous connaissons les lois (126), donc pas ce qu'on voit de ses yeux!

Darwin « produit ses transformations et ses différences à partir du néant » (114) (tout à fait comme M. Dühring).

De tous les indices que donne l'embryologie ne résulte « en tout et pour tout que ceci: les différentes espèces reposent sur une composition d'éléments animaux simples [!], mais il n'en résulte nullement que cette composition doive être pensée comme descendance. La médiation par descendance ne saurait être au contraire qu'un **Acte tout à fait secondaire de la nature**, que, pour cette raison déjà, nous ne pouvons étendre à l'infini en arrière [qui donc y songe?], parce que, etc. » (114).

Adaptation (115).

La raison plus profonde, les conditions de vie; la sélection naturelle ne vient qu'en **seconde ligne** (115).

Darwin aurait fait du simple acte de composition sexuelle des propriétés le principe fondamental de ces propriétés (116).

Belle ânerie sur la genèse sexuelle (116).

Négation de la négation et contradiction. - Le « néant » d'une chose positive est un néant déterminé, dit Hegel ¹ ». « Les différentielles peuvent être considérées et traitées comme des zéros réels, mais qui sont entre eux dans un rapport déterminé par l'état de la question qui est précisément posée. » Mathématiquement, *ce n'est pas une absurdité*, dit Bossut ². $\frac{0}{0}$ peut, d'après lui, avoir une valeur très déterminée quand il résulte de la disparition simultanée du numérateur et du dénominateur. De même, $0 : 0 = A : B$, où $\frac{0}{0} = \frac{A}{B}$ change donc avec la valeur de A et de B (p. 95, exemples). Et n'est-ce pas une « contradiction » que des zéros soient présents dans les rapports, c'est-à-dire non seulement qu'ils aient de la valeur en général, mais même qu'ils puissent avoir différentes valeurs susceptibles d'expression numérique, $1 : 2 = 1/2$; $1 - 1 : 2 - 2 = 1 : 2$; $0 : 0 = 1 : 2$ ³

Dühring dit lui-même que ces sommations de grandeurs infiniment petites sont les opérations les plus élevées, etc., des mathématiques, pour parler clair, le calcul intégral. Et comment s'accomplit-il? J'ai deux, trois grandeurs variables ou plus, c'est-à-dire des grandeurs qui, dans leur variation, observent entre elles un rapport déterminé. J'en ai, disons, deux, x et y, et je dois résoudre un problème déterminé, insoluble par les mathématiques ordinaires, dans lequel x et y interviennent. Je différencie x et y, c'est-à-dire j'admets x et y si infiniment petits qu'ils disparaissent par rapport à toute grandeur réelle, si petite soit-elle, de sorte qu'il ne reste rien de x et y que *leur rapport réciproque*, sans aucune base matérielle, $\frac{dx}{dy}$ est donc $= \frac{0}{0}$ mais $\frac{0}{0}$ posés dans le rapport de $\frac{x}{y}$. Que ce rapport entre deux grandeurs disparues, l'instant de leur disparition promu à la fixité soit une contradiction, cela ne peut pas nous gêner. Qu'ai-je donc fait, sinon nier x et y, mais non pas de telle manière que je ne me soucie plus d'eux, mais de la façon qui correspond à la chose. Au lieu de x et y, j'ai leur négation dx et dy dans les formules ou les équations que j'ai devant moi. Je calcule alors avec ces formules comme d'habitude, je traite dx et dy comme s'ils étaient des grandeurs réelles, et, à un certain point, je nie la négation, c'est-à-dire que j'intègre la formule différentielle, je pose à la place de dx et dy les grandeurs réelles x et y, et, ce faisant, je ne me retrouve pas au même point qu'avant, mais j'ai résolu le problème sur lequel la géométrie et l'algèbre ordinaires se cassent les dents. [p. 166]

L'histoire de l'écorce terrestre est une suite de négations niées, de destructions de couches anciennes et d'alluvionnement de couches neuves, qui, à leur tour, sont détruites et entraînées pour la plus grosse part par l'érosion de la mer, le lavage des cours d'eau et le mouvement des glaciers, pour faire place à de nouvelles sédimentations.

Mais le résultat est positif: la formation d'un sol fait du mélange des éléments chimiques les plus divers dans un état de concassage mécanique qui permet une végétation massive et des plus variées. [p. 165]

-
- 1 HEGEL: *Science de la Logique*, liv. 1, section I, chap. I, rem. 1: « L'opposition de l'Être et du Néant dans la représentation ».
 - 2 Charles BOSSUT: *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral*, tome I, Paris, 1797-1798, p. 94.
 - 3 Charles BOSSUT, *op. cit.*, pp. 95-96.

Nier dans la dialectique ne signifie pas simplement dire non ou supposer une chose, une idée comme non existantes. Chaque chose, chaque rapport, chaque idée, a une façon à soi d'être nié, comme nous pouvons le voir d'après les exemples donnés. Dans la dialectique, comme dans toute science, tout objet veut être traité selon sa nature particulière. Si je dis: la rose est une rose, puis que je nie cela: la rose n'est pas une rose, et que je nie cette négation: la rose est pourtant une rose, je ne suis certes pas plus avancé qu'avant, et c'est cette procédure aussi puérile que fastidieuse que Dühring semble entendre et nous prêter sous le nom de négation et de négation de la négation. Spinoza disait déjà: *Omnis determinatio est negatio*¹ et Dühring devrait par conséquent être plus au fait. Quand Hegel désigne ce processus, qui s'accomplit inconsciemment dans la nature et consciemment dans nos cerveaux, sous sa forme la plus générale comme négation de la négation, libre à Dühring de s'emporter contre cette expression; la chose elle-même n'en subsiste pas moins et il faudra bien qu'il s'en accommode. [p. 170]

Avec la thèse de l'unicité de l'être qui embrasse tout, que le pape et le sheik ul Islam pourraient signer sans compromettre en rien leur infaillibilité et la religion, Dühring ne peut pas plus démontrer la matérialité exclusive de tout être qu'il ne peut, en partant de n'importe quel axiome mathématique, construire un triangle ou une sphère ou déduire le théorème de Pythagore. Pour l'une et l'autre chose, il faut des conditions préalables réelles, dont seule l'étude conduit à ces résultats. La certitude qu'en dehors du monde matériel, il n'existe pas encore un monde spirituel à part, est le résultat d'une étude longue et pénible du monde réel, y compris les produits et les procédés du cerveau humain. Les résultats de la géométrie ne sont pas autre chose que les propriétés naturelles des lignes, surfaces et corps différents, ou de leurs combinaisons, qui, pour la plupart, se présentaient déjà dans la nature bien longtemps avant que les hommes ne fussent là (radiolaires, insectes, cristaux, etc.). [p. 73]

Dans la lutte pour l'existence et les déclamations de Dühring contre la lutte et les armes, insister sur la nécessité qu'un parti révolutionnaire connaisse aussi la lutte: la révolution pourra un jour ou l'autre être imminente pour lui, mais pas contre l'État actuel militaire et bureaucratique, - ce serait politiquement aussi insensé que la tentative de Babeuf de sauter immédiatement du Directoire au communisme, même plus insensé encore, car le Directoire était tout de même un gouvernement bourgeois et paysan. Mais contre l'État bourgeois qui suivra l'État actuel, le parti peut être contraint à des actes révolutionnaires pour la sauvegarde des lois données par la bourgeoisie elle-même. D'où le service militaire obligatoire de notre temps, et il devrait être utilisé par tous pour apprendre à se battre, mais particulièrement par ceux à qui leur instruction permet d'acquérir la formation militaire d'officier comme volontaires d'un an². [p. 211]

La pensée a comme unique contenu le monde et les lois de la pensée.

Les résultats généraux de l'étude du monde se dégagent à la fin de cette étude; ils ne sont donc pas des *principes*, des points de départ, mais des *résultats*, des conclusions. Les construire dans sa tête, partir d'eux comme base et ensuite s'en servir pour reconstruire le monde dans sa tête, c'est de l'*idéologie*, une idéologie dont tout matérialisme a pâti jusqu'ici, car il y voyait sans doute assez clair quant au rapport de la pensée et de l'être dans la *nature*, mais pas dans l'histoire,

1 Toute détermination est une négation.

2 Le service volontaire d'un an, qu'Engels lui-même avait accompli, existait en Prusse pour ceux qui justifiaient d'une certaine formation universitaire.

il ne discernait pas la dépendance de chaque pensée des conditions historiques et matérielles. En partant de « principes » au lieu de faits, Dühring est idéologue et il ne peut que déguiser l'idéologue en formulant les thèses d'une manière si générale et si vide qu'elles paraissent *axiomatiques, plates*, ce qui fait qu'il n'y a rien à en conclure, et qu'on peut seulement y faire *entrer* des interprétations. Ainsi, tout de suite, le principe de *l'être unique*. L'unité du monde et la stupidité de l'au-delà sont le résultat de toute l'étude de l'univers, et l'on voudrait ici les démontrer *a priori* à partir d'un *axiome de la pensée*. D'où ineptie. - Or sans ce renversement, il n'y a pas de philosophie exacte possible. [pp. 65-66]

Systématique impossible après Hegel. Que le monde représente un système un, c'est-à-dire un tout cohérent, cela est clair, mais la connaissance de ce système suppose la connaissance de *toute* la nature et de *toute* l'histoire, que les hommes n'atteignent *jamais*. Celui qui fait des systèmes, doit donc combler les innombrables lacunes par sa propre invention, c'est-à-dire s'abandonner à l'imagination *irrationnelle*, faire de l'idéologie.

Imagination rationnelle, - alias combinaison! [p. 69]

L'entendement calculateur - machine à *calculer!* - *Confusion* comique des opérations mathématiques, qui sont susceptibles de démonstration matérielle, de preuve, parce qu'elles reposent, bien que plus abstraitement, sur l'intuition matérielle immédiate, avec les opérations *purement* logiques, qui sont seulement susceptibles de la preuve par argumentation, et donc incapables de la certitude positive que possèdent les opérations mathématiques, et combien aussi d'entre elles Sont fausses! Machine à *intégrer*, cf. *Andrews speech* ¹, *Nature*, sept., 7 (76).

Schéma = poncif.

Opposé - quand une chose est grevée de son contraire, elle se trouve en contradiction avec elle-même, et son expression dans la pensée également. Par exemple, qu'une chose reste en même temps la même et pourtant se modifie constamment, qu'elle ait en elle l'opposition de « permanence » et de « modifications », c'est là *une contradiction*. [pp. 150-151]

Finalité - qu'on applique cela à l'histoire: la prise de Constantinople par les Turcs avait pour fin de répandre la littérature grecque en Europe. - L'exécution de Louis XVI avait pour fin d'amener Blücher à Paris, etc. Où les *fins* de toute action sont innombrables et où apparaît clairement le *Hysteron proteron* ².

L'esclavage, là où il est la forme principale de la production, fait du travail une activité servile, donc déshonorante pour des hommes libres.

Par-là, le moyen de sortir d'un tel mode de production est fermé, tandis que, d'autre part, la production plus développée trouve sa limite dans l'esclavage et est poussée à l'éliminer. Cette contradiction cause la ruine de toute production fondée sur l'esclavage et des communautés fondées sur lui. Solution, dans la plupart des cas, dans l'asservissement par la violence des

1 Discours prononcé par Thomas Andrews, le 6 septembre 1876, à la 46e assemblée de la British Association for the Advancement of Science, reproduit dans la revue *Nature*, n° 358 du 7 septembre 1876.

2 Le fait de mettre la charrue avant les bœufs.

communautés qui dépérissent, par d'autres plus fortes. (La Grèce par la Macédoine, et, plus tard, par Rome.) Tant que celles-ci reposent elles-mêmes sur l'esclavage, il y a seulement déplacement du centre et le processus se répète à un niveau supérieur *jusqu'à* ce que (Rome) on ait enfin pour conquérant un peuple *qui* remplace l'esclavage par une autre forme de Production. Ou encore, l'esclavage est aboli par la contrainte ou librement, et alors *le mode de production antérieur disparaît*: la culture parcellaire des squatters remplace la grande culture comme en Amérique. Dans cette mesure, la Grèce a péri aussi de l'esclavage, Aristote disant encore: que la fréquentation des esclaves démoralise les citoyens, - abstraction faite de ce que l'esclavage rend le travail impossible aux citoyens. (L'esclavage domestique comme en Orient est une autre chose: ici, il ne constitue pas la base de la production directement, mais indirectement en tant qu'élément de la famille et il tourne insensiblement à la famille [femmes esclaves des harems].)

Le socialisme moderne, tout en étant, en fait, issu de l'observation des oppositions de classes entre possédants et non-possédants, ouvriers et exploités, existant dans la société qu'il trouvait devant lui, apparaît cependant sous sa forme théorique comme étant en premier lieu un développement plus poussé, plus logique des principes établis par les grands philosophes français des lumières au XVIIIe siècle, et, en fait, ses premiers représentants, Morelly et Mably, comptaient aussi parmi ceux-ci. Comme toute théorie nouvelle, il fallait qu'il se rattache d'abord aux matériaux intellectuels existants, bien que sa racine résidât dans les faits matériels.

Les grands hommes qui, en France, ont éclairé les esprits pour la puissante révolution qui venait, faisaient eux-mêmes figure de révolutionnaires au plus haut degré. Ils ne reconnaissaient aucune autorité existante. Religion, conception de la nature, organisation de l'État, société, tout fut soumis à la critique la plus impitoyable. Tout dut justifier son existence devant le tribunal de la raison ou renoncer à l'existence. La raison pensante fut posée en unique étalon de toute chose. Ce fut le temps où, comme dit Hegel, le monde était mis sur la tête, ce qui signifie d'abord que le cerveau humain, les principes découverts par la pensée entendaient se faire reconnaître comme base de toute conception, action et association de l'homme, et ensuite que lorsque la réalité avait été trouvée en contradiction formelle avec ces principes, elle fut effectivement mise sens dessus dessous. Toutes les formes sociales et politiques du passé, toutes les conceptions traditionnelles furent condamnées comme déraisonnables et mises dans le même sac; le monde s'était laissé jusque-là conduire par des préjugés insensés; on voyait maintenant pour la première fois se lever le jour, le règne de la raison, et toute chose du passé ne méritait que pitié et mépris.

Nous savons aujourd'hui que ce règne de la raison n'était rien d'autre que le règne idéalisé de la bourgeoisie, que la justice éternelle telle qu'elle fut alors proclamée trouva sa réalisation adéquate dans la justice bourgeoise; que l'État rationnel, le contrat social de Rousseau ne vint au monde et ne pouvait y venir que sous la forme de la République démocratique bourgeoise. Pas plus qu'à aucune date précédente, les grands penseurs du XVIIIe siècle ne pouvaient franchir les barrières que leur propre époque leur avait fixées.

Mais à côté de l'opposition entre noblesse, monarchie et bourgeoisie existait l'opposition universelle entre exploités et exploités, ouvriers pauvres et riches oisifs, - n'est-ce pas précisément cette circonstance qui permit aux représentants de la bourgeoisie de se poser en représentants de l'humanité souffrante? - bien plus, sous une forme encore embryonnaire et restant encore au second plan, il existait déjà l'opposition entre ouvriers et capitalistes. Cette

opposition-ci poussa quelques esprits à aller plus loin dans leur critique, à étendre la revendication de l'égalité jusqu'à l'égalité non seulement des droits politiques, mais aussi de la condition sociale, à réclamer la suppression des différences de classe. Chez Saint-Simon, les deux tendances s'entrecroisaient, chez les communistes ascétiques français la dernière était prédominante; en se rattachant directement au matérialisme français, Owen la développa systématiquement dans le pays de la production capitaliste la plus évoluée et des contradictions qu'elle engendre.

Le développement bourgeois grevé de cette contradiction dès son début. Th. Münzer, Niveleurs, *L'Utopie* de Th. Morus, etc.

La nouvelle transformation de la société doit derechef reposer sur les lois éternelles de la raison et de la justice, mais celles-ci sont à cent lieues de ressembler à celles des philosophes bourgeois des lumières. Même le monde arrangé par les philosophes et selon leurs principes est déraisonnable et injuste et c'est pourquoi il a été mis dans le même sac que toutes les formes sociales et politiques du passé. Et si, jusqu'ici, la raison et la justice effectives n'ont régné dans le monde, cela vient de ce qu'on ne les a pas encore exactement reconnues. Il manquait précisément l'individu génial qui est apparu maintenant et qui a reconnu la vérité; et qu'il soit venu maintenant, ce n'est pas là un événement nécessaire, inéluctable dans l'enchaînement de l'évolution humaine, mais une simple chance. Il aurait aussi bien pu naître cinq cents ans plus tôt et il aurait alors épargné à l'humanité cinq cents ans de souffrances et d'erreurs.

Cette conception est essentiellement celle de tous les socialistes anglais et français et des premiers socialistes allemands, Weitling compris. Le socialisme est l'expression de la vérité, de la raison et de la justice absolues et il suffit qu'on le découvre pour qu'il conquière le monde; la date où il a été découvert est un pur hasard. Cela étant, la vérité, la raison et la justice absolues diffèrent avec chaque fondateur d'école. Cf. Owen, Fourier, les saint-simoniens, Louis Blanc, Proudhon, Pierre Leroux, Weitling; et comme le critérium de la vérité et de la justice est précisément l'entendement subjectif, le degré subjectif des connaissances et de la formation intellectuelle de chacun, la seule solution possible, c'est qu'elles s'usent réciproquement. Pour faire du socialisme une science, il fallait qu'il soit placé sur un terrain réel, qu'il reçoive une base solide, inattaquable. Et ce fut l'œuvre de Marx.

Cependant, à côté et à la suite de la philosophie française du XVIIIe siècle, était née la philosophie allemande moderne, qui trouva son achèvement en Hegel. Son plus grand mérite fut de revenir à la dialectique comme à la forme la plus haute de la pensée. Les philosophes grecs de l'antiquité étaient tous dialecticiens par naissance, par excellence de nature, et Aristote, le Hegel du monde antique, a déjà étudié les formes les plus essentielles de la pensée dialectique. La philosophie moderne, par contre, bien que la dialectique y eût aussi de brillants représentants (Descartes et Spinoza, par exemple), s'était, surtout sous l'influence anglaise, embourbée dans le mode de penser métaphysique, qui a dominé aussi les Français du XVIIIe siècle. La pensée métaphysique considère les choses et leurs reflets dans la pensée, les concepts, dans leur isolement, l'un après l'autre et l'un sans l'autre, comme des objets d'étude fixes, rigides, donnés une fois pour toutes. Ou bien une chose existe, ou elle n'existe pas; une chose ne peut pas être à la fois elle-même et une autre. Ce mode de représentation, plausible à première vue, était celui de la métaphysique. La dialectique, par contre, ne se contente pas de cela; elle considère les

choses et les concepts dans leur enchaînement, leur relation mutuelle, leur action réciproque et la modification qui en résulte, leur naissance, leur développement et leur déclin.

Mais comme les choses n'existent pas dans le monde singulièrement et pour elles-mêmes, mais qu'au contraire elles se touchent l'une l'autre, agissent l'une sur l'autre, se modifient, naissent et passent, on comprendra facilement que la pensée métaphysique, - quoique justifiée dans certains domaines très étendus, mais pourtant assez limités, domaines dont l'extension est déterminée par la nature de chaque objet considéré, - se heurte cependant tôt ou tard dans chaque domaine à une limite, où elle devient étroite, bornée, *abstraite* et tombe dans des contradictions insolubles, d'où seule la dialectique peut faire sortir. Pour des cas courants, nous savons, par exemple, si un animal existe ou non; une étude plus précise montre qu'il est absolument impossible d'établir le moment où il commence à exister. Les juristes le savent, qui se sont évertués en vain à fixer la limite à partir de laquelle tuer un embryon humain est un meurtre (et il est tout aussi impossible d'établir le moment de la mort physiologique, qui est un long processus à nombreux degrés, comme on peut le voir dans tous les manuels de physiologie). Pareillement, chaque être organique est à chaque instant le même et un autre; à chaque instant, des cellules meurent et d'autres se forment, de sorte que l'individu est toujours le même et pourtant, en même temps, un autre. Une représentation exacte de l'univers, de son développement et de celui de l'humanité, ainsi que de leur reflet dans le cerveau humain, ne peut donc se réaliser que d'une manière dialectique, en tenant constamment compte des actions réciproques universelles du devenir et du périr, des changements progressifs ou régressifs. Et c'est avec ce rôle que s'est présentée d'emblée la philosophie allemande moderne. Kant a résolu le système solaire stable de Newton et sa durée éternelle, - une fois donné le choc initial, - en un processus historique de naissance du soleil et de toutes les planètes à partir d'une masse nébuleuse primitive, hypothèse qui, cinquante ans plus tard, fut exposée mathématiquement par Laplace dans tous ses détails et qui est admise maintenant par tous les savants. Et Hegel a donné à cette philosophie son achèvement en créant un système dans lequel tout l'univers de la nature, de l'histoire et de l'esprit était représenté comme un *processus*, c'est-à-dire comme engagé dans un mouvement, une modification, une transformation et une évolution constants. De ce point de vue, l'histoire de l'humanité n'apparaissait plus comme un pêle-mêle chaotique de violences absurdes, qui sont toutes également condamnables pour la raison des philosophes maintenant arrivée à maturité et qu'il est préférable d'oublier aussi rapidement que possible, - en face du jour de la vérité éternelle qui point désormais, - mais comme le processus même de l'évolution humaine, si bien que la mission de la philosophie devenait celle-ci: découvrir la lente marche graduelle de ce processus à travers tous ses détours et en suivre la logique interne à travers toutes les contingences apparentes.

Hegel a-t-il aussi résolu ce problème, la question est indifférente ici. Son mérite est de l'avoir posé. Mais il ne pouvait absolument pas le résoudre, puisqu'il était idéaliste, c'est-à-dire que pour lui les idées n'étaient pas les reflets des choses, mais, inversement, les choses et leur développement n'étaient pour lui que les copies réalisées de l'« Idée » existant on ne sait où dès avant le monde. Et le système de Hegel a échoué contre cet obstacle en même temps qu'il achoppait aux limites subjectives de son auteur.

Le système de Hegel était la forme dernière, la plus achevée de la philosophie, dans la mesure où on présente celle-ci comme une science particulière, au-dessus de toutes les autres sciences. Son échec a été celui de toute la philosophie. Mais ce qui est resté, c'est le mode de pensée

dialectique et la conception du monde de la nature, de l'histoire et de l'esprit comme un monde se mouvant sans fin, se transformant, engagé dans un constant processus de devenir et de périr. Non seulement de la philosophie, mais de *toutes* les sciences, on exigeait maintenant qu'elles indiquent dans leur domaine particulier les lois de mouvement de ce processus continu de transformation. Tel était l'héritage laissé par la philosophie hégélienne à ses successeurs.

Cependant, le développement de la production capitaliste avait progressé à pas de géant, en particulier dans sa première patrie, l'Angleterre. L'antagonisme des bourgeois et des prolétaires devenait de plus en plus criant, le mouvement chartiste atteignait en 1842 son point culminant, les enseignements de l'économie bourgeoise recevaient des faits un démenti toujours plus cinglant. En France, l'insurrection lyonnaise de 1835 avait également proclamé le combat du prolétariat contre la bourgeoisie. Les théories socialistes, anglaises et françaises, prenaient une signification historique et elles ne pouvaient manquer de susciter un écho et une critique en Allemagne aussi, bien que la production y commençât à peine à se dégager de la petite entreprise. Le socialisme théorique, tel qu'il se forma maintenant non pas tant en Allemagne que parmi les Allemands, avait donc à importer tous ses matériaux. Ce qu'il y a d'effectif dans la... [pp. 47-55]

Et l'adaptation involontaire, l'essentiel aussi chez les animaux.

Dühringer's Darwinisme, p. 115 Adaptation des plantes: combinaison de forces physiques ou d'agents chimiques, donc pas d'adaptation. Si « dans sa croissance, la plante prend la direction où elle reçoit le plus de lumière », elle le fait par une voie différente et d'une manière différente, selon l'espèce et la nature de la plante. Quant aux forces physiques et aux agents chimiques, ils opèrent ici dans chaque plante en particulier et aident la plante, qui est tout de même autre chose que ces « agents chimiques et physiques, etc. », à atteindre la lumière qui lui est nécessaire, par la voie qui lui est devenue propre du fait d'un long développement antérieur. Oui, cette lumière agit comme un excitant sur les cellules végétales et c'est elle qui y met en mouvement ces forces et agents comme réaction. Étant donné que la chose se passe dans une structure cellulaire organique et prend la forme d'excitation et de réaction, laquelle se présente ici exactement aussi bien que lors de la médiation des nerfs dans le cerveau humain, la même expression d'adaptation convient aux deux. Et s'il faut absolument que l'adaptation ait pour médiatrice la conscience, où commencent la conscience et l'adaptation et où finissent-elles? Avec la monère, avec la plante insectivore, avec l'éponge, avec le corail, avec le premier nerf? Dühring ferait un énorme plaisir aux naturalistes vieux modèle, s'il voulait tracer la frontière. Excitation de protoplasme et protoplasme. La réaction se rencontre partout où il y a protoplasme vivant, - et étant donné que l'action d'excitations qui se

modifient lentement amène le protoplasme à se modifier également s'il ne veut pas périr, l'expression d'adaptation est *nécessairement* la même pour tous les corps organiques. (p. 110.]

Adaptation et hérédité conçues par Haeckel comme adaptation = négative ou modificatrice, hérédité = positive ou conservatrice, en ce qui concerne l'évolution des espèces. Par contre, pour Dühring, p. 122, l'hérédité aurait aussi des résultats négatifs, une action *modificatrice*. (À ce propos, beau verbiage sur la préformation.) Or, rien n'est plus facile dans toutes les oppositions de ce genre que de les renverser et de démontrer que, en modifiant la *forme*, l'adaptation conserve précisément, l'essentiel, *l'organe lui-même*, tandis que l'hérédité, par le simple mélange de deux individus toujours, provoque sans cesse des modifications dont l'accumulation n'exclut pas une variation d'espèce. Elfe transmet bien aussi les résultats de l'adaptation! Mais ainsi nous n'avancions pas d'un pouce. Il faut prendre *l'état de fait* et l'étudier tel qu'il est. Et alors il apparaît certes que Haeckel a tout à fait raison de considérer l'hérédité essentiellement comme le côté conservateur, positif, l'adaptation comme le côté révolutionnaire, négatif du processus. L'élevage et la sélection ainsi que l'adaptation involontaire parlent ici plus haut que toutes les « conceptions subtiles » de Dühring. [p. 102.]

Dühring, p. 141.

Vie. Que l'échange des substances soit le phénomène le plus important de la vie, cela a été déjà dit *n fois* depuis vingt ans par les spécialistes de chimie physiologique et de physiologie chimique, et repris plusieurs fois ici pour définir la vie. Mais ni exact ni exhaustif. Nous trouvons l'échange des substances même en *l'absence* de vie, par exemple, dans des processus chimiques simples qui, moyennant un apport suffisant de matières premières, reproduisent sans cesse leurs propres conditions en ayant un corps déterminé pour substrat (exemples, voir Roscoe ¹ (102), fabrication de l'acide sulfurique), dans l'endosmose et l'exosmose (de membranes organiques mortes et même non organiques?), dans les cellules artificielles de Traube et leur milieu. Si l'échange de substances constituait la vie, il devrait donc d'abord être déterminé plus exactement encore. Malgré les assises profondes, la conception subtile et la recherche plus fine, nous ne sommes donc pas encore allés jusqu'au fond de la chose et nous posons toujours la question: qu'est-ce que la vie?

Les définitions sont sans valeur pour la science, car elles sont toujours insuffisantes. La seule définition réelle est le développement de la chose même, mais ce développement n'est plus une définition. Pour savoir et montrer ce qu'est la vie, nous sommes forcés d'étudier toutes les formes de la vie et de les représenter dans leur enchaînement. Par contre, pour *l'usage courant*, un bref exposé des caractères les plus généraux et, en même temps les plus typiques, dans ce qu'on appelle une définition peut être souvent utile, voire nécessaire, et cela ne peut pas nuire si on ne demande pas plus à cet exposé qu'il ne peut énoncer. Essayons donc de donner cette définition directe de la vie sur laquelle tant de gens se sont cassé les dents. (Cf. Nicholson ².)

-
- 1 H. E. Roscoe: *Kurzes Lehrbuch der Chemie nach den neuesten Ansichten der Wissenschaft*, bearbeitet von Carl Schorlemmer, Brunswick, 1867, p. 102.
 - 2 Engels se réfère à l'introduction générale du travail de NICHOLSON: *A manual of Zoology*.

La vie est le mode d'existence des corps albuminoïdes, et ce mode d'existence consiste essentiellement dans le renouvellement constant de leurs éléments chimiques par nutrition et élimination.

Partout où nous rencontrons la vie, nous la trouvons liée à un corps albuminoïde et là où nous trouvons un corps albuminoïde qui n'est pas en cours de décomposition, nous trouvons aussi des phénomènes vitaux. La présence d'autres éléments et combinaisons chimiques dans ce corps peut être nécessaire à côté de l'albumine pour provoquer des différenciations spécifiques de ces phénomènes vitaux; pour la vie toute nue elle-même, dans sa forme la plus simple, ils ne sont pas nécessaires si ce n'est dans la mesure où ils interviennent comme aliments et sont transformés en albumine. (Corps albuminoïde compris naturellement au sens de la chimie et de la physiologie moderne et embrassant tous les êtres chez lesquels l'albumine est essentielle.) Mais en quoi consistent ces phénomènes vitaux qui se rencontrent également partout? En ceci que le corps albuminoïde tire de son milieu et absorbe d'autres substances, se les assimile, tandis que d'autres parties plus vieilles du corps se décomposent et sont éliminées. D'autres corps, des corps non vivants, se transforment, se décomposent ou se combinent aussi, mais ce faisant ils périssent en tant que tels. Ce qui est chez eux cause de ruine, est chez l'albumine condition fondamentale d'existence. Dès l'instant où cesse cette métamorphose ininterrompue des éléments composants dans le corps albuminoïde, il cesse lui-même, il se décompose, c'est-à-dire qu'il meurt. La vie, mode d'existence de la substance albuminoïde, consiste donc avant tout en ceci qu'à chaque instant il est lui-même et, en même temps, un autre, ce que sans doute, il partage plus ou moins avec tout corps qui passe par un processus, mais les autres processus sont d'espèce inférieure et sont accomplis sur les corps; la vie est le processus qui s'accomplit lui-même, qui est inhérent, inné à son substrat, l'albumine. D'où il résulte que, si la chimie réussissait jamais à produire artificiellement de l'albumine, cette albumine présenterait nécessairement des phénomènes vitaux, si faibles fussent-ils. On peut à la vérité se demander si la chimie découvrira en même temps et à temps la nourriture qui convient à cette albumine artificielle.

De l'échange organique des substances, fonction essentielle de l'albumine, et de la plasticité qui lui est propre, dérivent ensuite toutes les autres fonctions vitales les plus simples: excitabilité, qui est déjà incluse dans l'action réciproque de la nourriture et de l'albumine; contractibilité dans l'absorption de la nourriture; faculté de croissance, qui au niveau le plus bas (monère) comprend la procréation par division; mouvement interne, sans lequel ni l'absorption, ni l'assimilation de la nourriture ne sont possibles. Mais comment s'accomplit le progrès de la simple albumine plastique à la cellule et, par suite, à l'organisation, c'est seulement l'observation qui peut nous l'apprendre, et une telle étude ne fait pas non plus partie d'une simple définition commode de la vie. (Dühring connaît encore, p. 141, tout un monde intermédiaire, car sans un système de canaux de circulation et un « schéma germinal », il n'y a pas de vie proprement dite. Le passage est magnifique.) [p. 113-116]

L'idée que les idées et représentations des hommes créeraient leurs conditions de vie et non inversement, est démentie par toute l'histoire du passé, dans laquelle on a constamment abouti à autre chose que ce qu'on voulait, et même la plupart du temps dans la suite du développement, on a abouti au contraire. Ce n'est que dans un avenir plus ou moins lointain qu'elle peut se réaliser dans la mesure où les hommes reconnaîtront à l'avance la nécessité d'un changement de

la constitution sociale (sit venia verbo ¹) commandé par les rapports en train de changer et le voudront avant que cette nécessité ne s'impose à eux inconsciemment et contre leur gré. - Cela est valable aussi pour les idées juridiques, donc pour la politique (as far as that goes ²), traiter ce point dans la « philosophie », la « violence » reste pour l'économie).

Le mouvement est le mode d'existence de la matière, donc plus que sa simple propriété. Il n'y a pas et il ne peut jamais y avoir eu de matière sans mouvement. Mouvement dans l'espace de l'univers, mouvement mécanique de masses plus petites sur un corps céleste pris à part, vibration moléculaire sous forme de chaleur, de tension électrique, de polarisation magnétique, de décomposition et combinaison chimiques, de vie organique jusqu'à son produit suprême, la pensée, - chaque atome singulier de matière participe à chaque instant donné à l'une ou à l'autre de ces formes de mouvement. Tout équilibre est soit repos seulement relatif soit même mouvement en équilibre comme celui des planètes. Le repos absolu n'est concevable que là où il n'y a pas de matière. Ni le mouvement en tant que tel, ni l'une de ses formes telle que l'énergie mécanique ne sauraient donc être séparés de la matière, lui être opposés comme quelque chose de particulier, d'étranger, sans conduire à l'absurde. [p. 90]

X. Passages de la Philosophie pour le Socialisme

Commence par le droit.

282. Système naturel de la société.

Puis revoir les passages dans toute la seconde moitié. Idem dans l'Histoire critique.

Et la dialectique de Hegel: obscurité, absurdité, lourdeur (479), H.C.

236. La nécessité de la construction de l'avenir.

288. Manque d'originalité au royaume de l'absurde.

289. Extravagance de Fourier et celle de Dühring.

295. Pédagogie de la fantaisie en réformes sociales.

300 sq. Ignorance crasse au sujet d'Owen... argent de travail.

304. Ignorance crasse au sujet des owenistes et de Harmony hall.

Jeu de mots:

Saint-Simon.

Fou-rier.

Enfant-in.

Il ne manque plus que Oweh-n ³.

306. Le Crédit Mobilier, développement des idées saines de Saint-Simon!

1 Qu'on excuse le terme.

2 Dans la mesure où c'est possible.

3 En allemand: hélas!

312. Tous les socialistes de la Restauration tournés contre le côté politique de la révolution. C'est leur faute capitale, - faux, mais si c'était vrai, ce ne serait tout de même que contre la bourgeoisie!

454. MacLeod fait de Condillac et de Beccaria de plus grands économistes qu'A. Smith. Cette « bizarrerie dans la recherche et la mise en lumière des précédents s'explique en partie par la tendance à s'écarter à tout prix de la tradition et à appuyer là aussi sur l'histoire le semblant d'une originalité propre, alors qu'elle n'existe pas, mais qu'existe seulement une rechute dans l'opinion vulgaire ». Dühring se connaît très exactement, mais il fait toujours hommage à autrui de ses propres avantages.

465. Il tient l'aide de l'État selon Lassalle pour empruntée à Louis Blanc, *pas à l'Atelier!*

Le communisme ouvrier allemand d'avant 1848, Weitling, n'existe pas pour lui.

493 *sq.* À propos de la façon dont le social dépend du politique, rechercher dans la *violence*.

497. « Personne ne croira plus qu'il faut se mettre l'esprit à la torture pour trouver le fin mot d'une profonde sagesse là où, *après épuration, le noyau des choses biscornues ne montre au meilleur cas que les traits de théories ordinaires, quand ce n'est pas de lieux communs.* » (A propos de Marx!)

494. *Le travail composé.*

543. L'idéologie de Dühring: « Précisément dans l'existence d'idées, etc. »

545. Droits protecteurs: « surannés ».

552 *sq.* Socialistes de la chaire.

554. La stérilité scientifique de ces *faiseurs* *1.

558. Louange de soi et rendement.

XI. Passages de la Philosophie à utiliser pour l'Économie

281. « Force humaine universelle » comme élément formateur de valeur.

398. Choses et hommes. (M.)

Socialisme. Dans *la* production, Dühring laisse tout en l'état ancien. Villes et campagne - grande industrie non développée - renforce encore l'étroitesse nationale en interdisant l'étude des langues, croit qu'avec cela une autre « répartition » serait possible. Chacun doit comme lui limiter son horizon au ressort du droit prussien.

À la fin du moyen âge, le monde infiniment plus loin qu'à la fin de l'antiquité.

1. Zone compacte de civilisation, au lieu de [provinces méditerranéennes] isolées à la merci des Germains, des Slaves et des Arabes.

1 * En français dans le texte.

2. Masse de faits scientifiques non encore classés.

3. Absence de l'étroitesse nationale des Grecs ou des Romains et des Barbares - 5 ou 6 peuples civilisés.

4. Industrie - invention avec importation de l'Orient.

5. Aiguille magnétique, poudre et imprimerie, de sorte que tout le riche développement de la vie, les découvertes maritimes et les révolutions religieuses bourgeoises pouvaient maintenant avoir une tout autre action. [p. 136]

Papyrus disparu depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, papier de coton inventé par les Arabes, connu peu à peu depuis le Xe siècle, déjà plus répandu au XIIIe siècle par les Juifs arabes et espagnols.

Peinture à l'huile, connue depuis le XII^e siècle, perfectionnée au XVII^e par Jean van Eyck, grâce à des huiles séchant mieux.

XII. E. DÜHRING: COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, y compris les points principaux de la politique financière. 2e édition, Leipzig, 1876.

E. DÜHRING: COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, y compris les points principaux de la politique financière. 2e édition, Leipzig, 1876.

Introduction et violence.
Dühring I et II

Préface: « La génération [!] intellectuelle [!] d'un système qui associât les instincts créateurs de l'époque sociale où nous vivons avec la clarté d'une conscience rigoureusement scientifique et *déchaînât* ainsi les puissances de la pensée et de la création *jusqu'à la suprême intensification prévisible de leur vocation ...* a été le but directeur au premier chef des efforts dirigés sur le présent ouvrage.» p. III.

Donc un travail modèle *après lequel *1 plus rien à faire.*

1re PARTIE. NOTIONS FONDAMENTALES D'INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

« La politique au sens le plus large du mot, c'est-à-dire la doctrine et la mise en action des principes orientés sur l'ensemble de la vie du groupe », restée très en arrière jusqu'ici, « car ce n'est que dans des tentatives isolées qu'on s'est approché en politique de l'idée que la mise en oeuvre de la volonté en vertu de laquelle on crée les formes d'association des hommes obéit en elle-même à des lois de la nature », p. 1. Donc, pas question de développement *historique*. Simplement, loi éternelle de la nature. Tout est psychologie, et malheureusement, cette psychologie encore bien plus « arriérée » que la politique.

L'économie n'est qu'une subdivision de cette politique supérieure: « Une science de l'ensemble socio-politique grâce auquel [!] l'individu fait agir toutes ses impulsions vitales [!] (c'est-à-dire que la politique supérieure ne peut pas être subordonnée à la théorie

C'est là NB le seul argument que D. cite à l'appui de sa théorie.

1 * En français dans le texte.

économique comme une de ses parties.) C'est au contraire la doctrine de l'existence matérielle des individus et des peuples qui est un élément du cycle de savoir plus vaste et ce rapport signifie de surcroît la dépendance des propositions économiques un peu précises à l'égard des hypothèses politico-sociales afférentes à la constitution économique qui s'y rapportent », p. 2. - Donc, le fait qu'on peut concevoir l'économie politique comme partie d'une science politique supérieure, sert de raison pour que les lois de l'économie politique d'une époque déterminée soient dépendantes de la constitution politique de cette époque et déterminées par elle! On confond d'abord la société et l'État « politico-socialement » ou « socio-politiquement », pour en tirer la conclusion que les lois politiques font les lois économiques et non inversement.

« Une doctrine sociale autonome d'une valeur scientifique suffisante ... mais c'est précisément sur elle qu'on échoue le plus souvent. » (2). Aussi, « le système d'économie socialitaire présenté dans ce livre » est-il un cycle du savoir « qui, dans quelques points essentiels, s'appuie sur des vérités supérieures et déjà consommées dans un cercle d'action plus élevé ». Le même Dühring qui, plus haut, met pêle-mêle l'État et la société, parle page 4 de la nécessité d'échanger « la confusion d'idées d'ensemble nébuleuses contre le sens de la disjonction appropriée et de la stricte discrimination des éléments réels des processus »!

« Pour l'histoire éteinte [!] les faits économiques ne peuvent se comprendre scientifiquement que si l'on étudie les lois naturelles les plus universelles de toute économie dans cette détermination plus précise que ses résultats ont prise du fait des formes d'étude et de groupement politiques. Des institutions comme l'esclavage ou le servage salarié [!] auxquelles s'associe comme leur jumelle [!] la propriété fondée sur la violence, doivent être considérées comme des formes de constitution sociale et économique

C'est pourquoi ici on ne fait qu'affirmer (et cela de façon massive) sans que rien ne soit prouvé.

Donc, dans toute la théorie de la violence, ceci seulement d'exact que jusqu'ici toutes les formes de société ont eu besoin de violence pour se maintenir et même ont été en partie introduites par violence. Cette violence, sous sa forme organisée, s'appelle l'État. Nous avons donc ici cette banalité que, du moment où les hommes se sont élevés au-dessus des situations les plus grossières, des États ont existé partout, et pour le savoir le monde n'a pas attendu Dühring! Maintenant, l'État et la violence sont

de nature authentiquement politique, et dans le monde du passé elles constituaient le seul cadre à l'intérieur duquel pût se manifester l'effet des lois naturelles économiques, p. 4, 5. Toujours la croyance que l'économie n'a que des lois naturelles éternelles, que toute altération et falsification est due à la mauvaise politique.

« On n'acquiert les lois naturelles de l'économie en toute rigueur que si l'on élimine en pensée les effets des institutions politiques et sociales [!] et surtout ceux de la propriété fondée sur la violence qui se rattache au servage salarié, et si on se garde de considérer ces derniers comme des nécessités de la nature permanente [I] de l'homme. La propriété fondée sur la violence est cette forme de domination qui n'a pas seulement pour fondement l'exclusion du voisin de l'usage des ressources naturelles de l'existence [!!! l'eau et l'air], mais encore, - ce qui signifie beaucoup plus [il - l'assujettissement de l'homme au service d'esclave [donc pas pour conséquence]! Aussi, la propriété fondée sur la violence est-elle selon son essence la plus profonde, la propriété de l'homme et toute espèce d'esclavage ou de demi-esclavage est encore plus sa cause que son effet. Cette idée contient l'une des distinctions les plus importantes qui font que ma fondation [la quantième?] de la

précisément l'élément commun à toutes les formes sociales du passé, et si j'explique, par exemple, les despotismes orientaux, les Républiques antiques, les monarchies macédoniennes, l'Empire romain, le féodalisme du moyen âge par le fait qu'ils reposent tous sur la violence, je n'ai encore rien expliqué du tout. Les différentes formes sociales et politiques doivent donc être expliquées non par la violence qui reste toujours la même, mais par ce à quoi la violence s'applique, par ce qui est volé, - les produits et les forces productives de chaque époque et sa structure, qui procède de ces produits et de ces forces productives. Et on trouverait alors que le despotisme oriental reposait sur la propriété commune, les Républiques antiques sur les villes pratiquant l'agriculture, l'Empire romain sur les *latifundia*, le féodalisme sur la domination, - qui avait ses raisons matérielles, - de la campagne sur la ville, etc.

On ne découvre, donc les lois naturelles de l'économie que lorsqu'on fait abstraction de toute économie du passé, elles n'ont jamais agi jusqu'ici sans être falsifiées! Nature permanente de l'homme - du singe à Goethe!

Avec cette théorie de la « violence », Dühring devrait expliquer comment il se fait que partout et depuis toujours, la majorité s'est composée de victimes de la violence et la minorité de détenteurs de la violence. En soi, cela prouve déjà que le rapport de violence est fondé dans les conditions économiques, que l'on ne peut pas si simplement jeter bas par la voie politique.

Chez Dühring, on n'explique pas la rente, le profit, l'intérêt, le salaire, mais on dit que la violence a fait cela ainsi. Mais d'où vient la violence? Non est¹.

1 Cela n'y est pas.

doctrine économique diffère non seulement des meilleures formes de l'économie politique, mais aussi des produits théoriques relativement les plus développés du socialisme.
» p. 5.

Toute l'économie divisée en production et répartition. On nous dit, que Turgot et Smith en particulier l'ont déjà souligné; que, par contre, le superficiel J.-B. Say a aussi posé la consommation, p. 7, 8. Mais il n'en serait rien sorti et il n'y aurait que production et répartition. Sous sa forme la plus abstraite la production peut très bien être étudiée sur l'exemple d'un Robinson, la répartition à l'aide de deux hommes isolés dans une île, ce qui n'empêche pas de se représenter tous les stades intermédiaires depuis l'égalité complète jusqu'à l'opposition achevée de maître et esclave, stades « pour lesquels les phénomènes de l'histoire universelle fournissent la plus riche variété d'occupants ».
p. 10.

La violence fait la possession et possession = pouvoir économique. Donc, violence = pouvoir.

Marx a démontré dans *Le Capital* (Accumulation) que les lois de la production marchande, à un certain stade de développement, font naître nécessairement la production capitaliste avec toutes ses brimades et qu'il n'y a pour cela *besoin d'aucune violence du tout*.

Si Dühring considère l'action politique comme l'ultime puissance décisive de l'histoire et fait semblant de prendre cela pour une nouveauté, il ne dit que ce qu'ont dit tous les historiens du passé, pour qui aussi les formes sociales sont purement déterminées par les formes politiques, et non par la production.

C'est trop bon ^{*1} ! Toute l'école du libre-échange depuis Smith, et même toute l'économie pré-marxiste, considèrent les lois économiques, dans la mesure où elles les comprennent, comme des « lois naturelles » et affirment que leur effet est faussé par l'État, par « l'action des institutions politiques et sociales »!

D'ailleurs toute cette théorie n'est qu'une tentative pour fonder le socialisme sur Carey: en soi l'économie est harmonieuse, c'est l'État qui gâche tout par son intrusion. Voir aussi, p. 252.

Complément de la violence est la justice éternelle: elle apparaît p. 282. « Les considérations à former maintenant devront être ramenées à un principe universel de justice » [y compris la lutte idéologique contre la « propriété fondée sur la violence.]

Donc, on tire d'abord par abstraction de l'histoire réelle les différents rapports juridiques, on les sépare de la base historique sur laquelle ils sont nés et ont seulement un sens, et on les transfère sur deux individus Robinson et Vendredi, où ils

1 ^{*} En français dans le texte.

Par contre, Ricardo et ce Carey qui l'a renversé se sont occupés de la répartition, mais ils ne sont pas parvenus très loin. « Le point de vue réellement décisif en dernière analyse pour la doctrine de la répartition ne peut être acquis que par la considération [!] *sérieusement sociale* [!] et dans ce sens on ne trouve même chez les socialistes du passé qu'un faible début. » p. 10.

apparaissent naturellement tout à fait arbitraires. Après les avoir ainsi réduits à la violence pure, on les transfère derechef dans l'histoire réelle et on démontre par là qu'ici également tout repose sur la pure violence. Que la violence doive s'appliquer à un substrat matériel et qu'il s'agisse précisément de démontrer d'où ce substrat est né, cela ne dérange pas Dühring.

INTRODUCTION ET VIOLENCE.

« La tradition commune à tous les systèmes économiques voit seulement dans la répartition une sorte de processus courant qui se rapporte à une masse de production représentée comme produit total fini et les tentatives socialistes de critique de l'économie, surtout celles de Lassalle et de Marx sont aussi tombées dans cette erreur fondamentale ... » Pour arriver à ce point de vue, il ne suffit pas de croire que « la forme courante des espèces de revenu, donc de la rente foncière, du gain capitaliste et de l'intérêt ainsi que du salaire épuise la théorie de la répartition ou même n'en constitue que le fondement décisif... Une fondation *plus profonde* (*iterum Crispinus*) doit au contraire envisager cette répartition qui se rapporte aux *droits économiques* ou *économiquement agissants eux-mêmes* [... ? ... *facto!*], et non pas seulement aux conséquences courantes et grossissantes de ces droits. Elle doit étudier le système du juste et de l'injuste dans son *fondement historique*», etc., p. II.

Donc l'étude de la répartition de la production courante ne suffit pas. La rente foncière suppose la possession territoriale, le profit suppose le capital, le salaire suppose des travailleurs non possédants, possesseurs de simple force de travail. Il faut donc examiner d'où cela vient. Dans la mesure où c'était son objet, pour le capital et la force de travail non possédante, Marx l'a fait dans le premier livre; l'étude de l'origine de la propriété foncière moderne fait partie de celle de la rente foncière, donc de son deuxième livre. - L'étude et le fondement historique de Dühring se bornent à ce seul mot: *violence!* Ici, déjà, mauvaise foi directe.

Donc, la violence fait les conditions de vie économiques, politiques, etc., d'une époque, d'un peuple, etc. Mais qui fait la violence? La violence organisée est avant tout *l'armée*. Et rien ne dépend plus des conditions économiques que précisément la composition, l'organisation, l'armement, la stratégie et la tactique d'une armée. La base est l'armement, et ce facteur dépend à son tour directement du stade de production. Armes de pierre, de bronze, de fer, cuirasse, cavalerie, poudre à canon, et maintenant

l'énorme révolution que la grande industrie a provoquée dans la guerre par les fusils rayés se chargeant par la culasse et l'artillerie, - produits que, seule, la grande industrie pouvait créer avec ses machines travaillant uniformément et fabriquant des produits presque absolument identiques. De l'armement dépendent à leur tour la composition et l'organisation, la stratégie et la tactique. Cette dernière dépend aussi de la viabilité, - le dispositif et les résultats de la bataille d'Iéna impossibles avec les chaussées actuelles, - et maintenant, par-dessus le marché, le chemin de fer! Donc, c'est la violence qui est, plus que toute autre chose, sous la domination des conditions de production existantes et le capitaine Jähns lui-même l'a vu (*Kölnische Zeitung*, Machiavel).

A ce sujet, faire ressortir, en particulier, la façon moderne de faire la guerre du fusil à baïonnette au fusil se chargeant par la culasse, où ce n'est pas l'homme au sabre qui fait la chose, mais l'arme; ligne, colonne pour de mauvaises troupes, mais couvertes par des tirailleurs (Iéna contre Wellington), et enfin, la dispersion générale en tirailleurs et la transformation du pas à cadence lente en pas de course.

DIVERS.

III. RÉPARTITION.

Philosophie.

Égalité des salaires, Ph. 281. Sitôt après, le contraire, a savoir la propriété sur le produit du travail. dl. De là, abolition de la propriété. Marx affadi. (Voir note Cours., (280) sur l'égalité et le communisme.)

Droit de succession subsiste, 282.

Malgré la propriété sur le produit du travail, abaissement du salaire du travail complexe au niveau général, égal 283.

Considérer la main ou la tête habiles comme un moyen de production appartenant à la société, comme une machine, dont la production appartient à la société. Or, la machine n'ajoute pas de valeur, mais la main habile en ajoute! La

De Marx:

Conditions du travail après abolition de la production capitaliste (549).

Crises lui donnent seulement sujet de « déployer un ordre plus réglé », C. 219; donc, introduit de l'extérieur, commandé. Magnifique passage sur les crises, contient tout. (218 C.)

« La considération (sur la socialité) devra remonter à un principe universel de justice » (282).

« Égalité du droit de consommation et du devoir de production (320).

loi économique de la valeur est donc interdite « Le système naturel de la société », Ph.,
quant à cela ^{*1}, bien qu'elle doive subsister. 282.

Cours.

Égalité de salaire par l'échange de travail égal,
(256 sq.).

Répartition égale fondée sur le travail humain
général, donc abstraction faite du produit qui
est, nous dit-on, un produit social, donc à
répartir également, (261). Donc, tout de même
pas de propriété sur le produit!

Excédent de moyens privés ne pourrait jamais
devenir du capital, « trouver un régime
conforme au capital », (264).

Platitude sur « l'intérêt à la production elle-
même », (264).

Toutes les opérations qui réclament du
temps et de la force seraient du travail
(265) (les quilles et le billard).

Bonification spéciale pour les Dühring,
(267).

Propriété du travail au lieu de
propriété de la violence, (282).

Droit de succession, (289). Une
transmission par héritage répondant au
principe d'égalité! Le droit successoral
jusqu'ici privé par violence de ses
nobles conséquences. Ignorance, (290).

Droit successoral socialitaire, (291).

Dénigrement de la propriété
communiste comme « corporative »
(295).

Dito de l'expropriation comme d'une chose
inhérente à la propriété fondée sur la violence,
(298-99). Au lieu de cela, un nouveau « droit
public » tout à fait différent de la propriété de
l'État et du peuple (300), d° (341-42).

Droits d'auteur ressassés de 300 à 307 et, en
fin de compte, sauvés comme « récompense du
travail » jusque dans l'état socialitaire.

1 ^{*} En français dans le texte.

Disposition du produit intégral de son travail
derechef (324). En qualité de membre de la
société.

La commune comme grande institution
d'échange, donc pas pour la production (324).
Elle est l'entrepreneur du petit commerce
(326).

Détermination de valeur et signification de la
valeur pour la production (329).

Dühring veut « un droit à la chose ... dans le
sens d'un rapport purement public à la nature
et aux institutions de production » (342).

Nouvelles fanfaronnades et calomnie de Marx
qui maintiendrait la propriété privée (343 cf.
554 sq.)

1. Travail égal - production marchande. [... ? ...]
2. Égalité elle-même.
3. Argent qui flanque tout par terre.

DÜRHING. SOCIALISME.

1. Rapport social.

Phil.

Mystères sur la réglementation des naissances
(246). Amour, etc. (247).

Phidias en chair et en os (256). *Le droit du
monde encore à naître* à la meilleure
composition possible, mais toujours des
mystères (395-6), sur la moralité plus
profonde et plus austère à la base de cette
conception.

II. Régime politique de l'avenir.

Phil. 270, sq. Justification de la violence.

Régime de la guerre de l'avenir (273 ¹).

Régime des tribunaux de l'avenir (279).

Que la commune soit *l'unité* de l'avenir,
quelle nouveauté *² (279, 80).

Fondement politique et juridique de toute la
socialité (320/21).

1 L'exercice toujours nécessaire comme forme du groupement et du mouvement ordonné de masses d'hommes.
(RE.)

2 * En français dans le texte.

Cours.

« La morale épurée avec son pouvoir effectif saura écarter du mariage les empiètements fâcheux qu'on pourrait presque nommer contre-nature des mélanges de races erronés! » (324) Sélection de nouveau mystérieuse (330). Spéculation sur surpopulation future possible, d°.

Question de l'oppression de la femme et de sa position égale *seulement* en rapport avec le mariage, autrement *seulement* p. 296, 97. *Phil.*, 2 phrases. (Donc « la sagesse du sélectionneur » et au lieu de « sélection naturelle », « sélection morale ».)

« Possession coercitive de la femme » (321).

IV. ÉCOLE.

Doit tout embrasser, même la formation technologique et (*comment* O la philosophie (284). *Iterum* (414, *sq.*) Plan d'études de l'avenir.

Exclusion des langues, éternisation de l'étroitesse locale, même son renforcement par rapport à aujourd'hui (427).

Celui qui est ainsi formé sait « qu'il a *ce qu'on appelle l'absolu sous les pieds* » (428)

On ne peut spécialement, « prévoir pourquoi pas », seulement Dühring à enseigner (428).

Université de l'avenir (490, *sq.*)

Liberté de la pratique médicale et du barreau! (499) (V. 297).

Encore l'école de l'avenir (509 *sq.*)

Plan d'études de la période de transition (544).

Quelle pédagogie ^{*1} ! *Histoire critique*, (295). « Tout réformateur chimérique de la société a naturellement toute prête sa pédagogie adaptée à sa nouvelle vie sociale. » (à propos d'Owen et Fourier.)

« Pourtant, dans un certain sens, même le travail grossier est un besoin physiologique de la nature de l'homme et, par conséquent, la gymnastique est pour une part une aberration de cette civilisation qui ne sait compenser les mauvais effets d'une *division erronée du travail* que par de la gymnastique artificielle. Il

Par-là, application immédiate du critère idéaliste. Non la production elle-même, mais le droit. *Commune économique* (322). « Qui doivent alors continuer à se liquer à leurs semblables. » (280, *Ph.*) Commerce systématisé (C. 327)

L'État, commune commerciale (325).

V. Abolition du culte. Pourquoi. *Ph.*, 283.

Abolition du serment (286).

Iterum (406). Abolition du culte; que l'homme peut maintenant prendre toutes les voies, etc. (407). Cours, 345, que le culte est directement interdit.

Religion Cap[ital], p. 57.

Secours dans la maladie, etc., comme reposant sur le contrat social (287). Mais pas non plus sur la *justice*, qui ne suffit donc pas ici.

1 ^{*} En français dans le texte.

y a suffisamment d'occasions naturelles de développer dans toutes les directions la force musculaire et l'agilité physique, et la caricature d'aujourd'hui, etc.(327) [Cours]. *La jeunesse et la vieillesse travaillent au sens le plus étroit du terme* (328). C'est tout.

FAMILLE

Verbiage (289, sq). *Phil.*
Injustice de la société actuelle, que les femmes ne puissent s'acheter aussi des prostitués masculins (292). Quelle naïveté à *Berlin!* Les enfants jusqu'à 14 ans doivent être élevés par la *mère!* et, en tout cas, rien que les mauvais garnements en pension sociale! (293). Papa doit venir à la rescousse et aussi plus tard être chargé de la tutelle, « *tutelle naturelle des parents* » (294). La commune n'éduque que dans des cas litigieux (295).
Autorisation pour les époux d'avoir aussi des domiciles séparés (295, 296). Dénigrement du socialisme matériel ordinaire (296).
« Une certaine transmission par héritage sera toujours un accompagnement nécessaire du *principe familial* », et ainsi la famille n'est pas conçue autrement que comme *unité possédante*, donc tout à fait la vieille famille!

PÉRIODE TRANSITOIRE.

Plan d'études, voir plus haut.

Introduction de l'économie socialitaire encore très éloignée (263).

A lieu par conversion de la quantité en qualité.

Achat des chemins de fer par l'État (318).

Des coalitions doivent servir de moyen à la transition (334).

Plan précieux (d° 357).

Anerie sur la coopération (336).

Louis Blanc et Lassalle (337).

Séparation de la domination d'avec la propriété par coalition (358), voilà l'élément décisif.

VILLE ET CAMPAGNE.

AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

« Les formes du combat se sont réduites, mais l'essence de l'antagonisme (entre ville et campagne, manufacture et agriculture) *inévitabile par la nature même des choses* (donc éternel) est restée » (C. 232).
Pourtant il est scabreux de se représenter cet abîme comme impossible à combler, et dès maintenant deux industries qui ne sont concevables qu'en liaison locale avec l'agriculture. *Distillerie et sucre de betterave* (250 sq). Mais pour d'autres industries cela dépend d'inventions futures (251). Tout cela conclu, en fin de compte, par une phrase vide et plate (252).
Encore un échantillon de *liberté prussienne d'exploitation des mines* (255). (M. Cap., 527 sq.).

Division du travail conservée au sens ancien (C. 257), et dépeinte comme nécessaire (259), et la seule difficulté trouvée dans la question de savoir si l'inégalité de la fonction justifie l'inégalité de la consommation! Iterum travail complexe.

Dans la société socialiste, une branche de production « ne réclamera pas beaucoup de population »! (275). Un certain nombre d'existences qui doivent faire *un seul article* (278).

Même dans la socialité il y a « des variétés d'hommes qui se distinguent par la manière de vivre » (329).

Nécessité intérieure et caractère salubre du travail, à ce propos belle ânerie (328) [Cours].

Que les conséquences mauvaises n'appartiennent pas à la division du travail en tant que telle. C. 8.

Argent et prix demeurent (269). Formation des prix par moyenne (277, 279). Frais de production décisifs pour la production (278). (La grandeur de ce qui est appelé « l'union » n'est indiquée nulle part, donc tout est problématique.) Argent caractéristique essentielle de la commune à la Dühring (324, deux fois). Théorie critique de la valeur et de l'argent (que la monnaie-métal est nature) (325), - aussi dans [... ? ...].

Donc, aussi, rémunération de l'ouvrier isolé par la société.

Donc, aussi, thésaurisation, usure, crédit et toutes les conséquences jusqu'à la crise monétaire et au manque d'argent. L'argent fait éclater la commune économique tout aussi nécessairement qu'il est à cet instant en bonne voie de faire éclater la commune russe et qu'il fait éclater la commune familiale, dès qu'il sert d'intermédiaire aux rapports des différents membres.

Pour parvenir à ce point de vue, il ne suffit pas de croire « que la forme courante des espèces de revenus, donc de la rente foncière, du gain capitaliste, de l'intérêt ainsi que du salaire épuise la théorie de la répartition ou même n'en constitue que le fondement [!] décisif [!] ... Une fondation plus profonde (iterum Crispinus) doit au contraire envisager cette répartition

VALEUR No 1.

Dühring III.

qui se rapporte aux droits économiques, ou économiquement agissants, eux-mêmes et non les conséquences courantes et grossissantes de ces droits », etc., etc. Droit successoral, etc.; revoir le passage page 11. Marx aussi aurait commis cette bévue.

Fait partie de la production, tout ce qui est indispensable « pour produire les marchandises et prestations destinées à la consommation ... donc aussi, l'intermédiaire du transport et du commerce ainsi que tout ce qui s'appelle circulation au sens étroit du mot. La fonction de l'argent doit donc, en tant qu'activité qui opère l'échange, être comptée dans la production ... C'est seulement dans cette conception quelque peu rigoureuse que l'idée peut tenir, scientifiquement. Si, par contre, on en sépare la simple circulation des marchandises et prestations, non seulement comme un domaine à part, mais qu'on lui associe cette circulation comme sphère égale en droit ... à juxtaposer, il ne peut sortir de là que de la confusion ... Aussi vaudra-t-il mieux ... renoncer à faire, ne fût-ce que de la production et de la répartition, à plus forte raison des domaines subordonnés, des divisions du livre... Au contraire, la façon, autant dire non étudiée jusqu'ici, dont le volume de la production dépend de la répartition est une raison impérative de ne pas provoquer par la juxtaposition des deux domaines l'illusion qu'une théorie de la production serait possible sans tenir compte de la répartition de la possession, des revenus et des forces de production économiques qu'ils impliquent simultanément » [!!!!], p. 12.

Mais la consommation elle aussi ou plutôt sa « notion » « peut prendre une très grande importance si, au lieu de la mettre à l'écart, on la place tout de suite au premier plan et en tête du système » (ce qui flanque donc par terre tout ce qui a précédé). Suit toute une série de lieux communs qui sont le bien collectif de tous les socialistes du passé et courants même pour la conscience ordinaire du philistin sur le fait qu'un développement social supérieur entraîne

Quelle inconséquence, quelle négligence et quelle légèreté se cachent derrière cet esprit rigoureusement scientifique!

P. 13: « Dans le langage assez libre de la vie commerciale, on appelle sans doute aussi consommation l'enlèvement du marché et on ne se préoccupe pas de savoir si les produits sont consommés immédiatement pour les besoins humains derniers, ou simplement pour un nouvel usinage. Mais il est évident

aussi des besoins plus complexes, et que dans une société d'oppositions de classes la consommation des riches, étant donné les oppositions qu'ils accentuent, prend un caractère caricatural de luxe et leur devient nuisible à eux-mêmes, pp. 13-15; bref, il se réalise de nouveau ce qu'on dit page 8 de la théorie de la consommation de Say: qu'elle s'était « vue limitée à quelques maigres remarques sur le luxe et les applications improductives et avait été forcée de jouer partout involontairement le rôle d'une annexe au plus haut point superflue ou d'un appendice isolé ». Mais non: à la fin cela apparaît: « Du travail réel sous quelque forme est donc la loi sociale naturelle des formes saines [donc toutes les formes passées malsaines] ... Cette loi naturelle d'équilibre entre travail et jouissance ... est le juge de l'aptitude à la vie des divers éléments de la société; elle livre les uns à la décomposition et élève les autres pour verser un sang neuf dans les veines du corps des peuples et conduire les destinées des peuples à des formes plus hautes de civilisation. » p. 15.

qu'une tournure qui permet de dire, par exemple, qu'une fabrique consomme une certaine quantité de coton brut ne porte aucune atteinte à la mise en valeur et à la délimitation scientifiques d'un concept simple, homogène en soi [!]. » Il est donc contre le concept et interdit scientifiquement de parler de consommation productive. Mais, p. 108, nous apprenons que la « consommation productive » (la transformation de « nourriture et de matières premières » en « produits fabriqués») « surplace est, en ce qui concerne la nourriture et les articles difficiles à transporter, toujours la plus rentable de toutes ». Où est là la science? Ou bien le travail est conçu ici comme travail économique, matériellement productif ¹, et alors la phrase est absurde et ne convient pas à toute l'histoire du passé. Ou bien le travail est conçu sous une forme plus générale, où l'on entend par là tout genre d'activité nécessaire ou utilisable en une période, gouverner, juger, s'exercer aux armes, et alors c'est un lieu commun désespérément pompeux et qui n'a pas sa place en économie. Mais vouloir en imposer aux socialistes avec cette vieilleries en la baptisant « loi naturelle » est *a trifle impudent* ².

E. DÜHRING: COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, y compris les points principaux de la politique financière. 2e édition, Leipzig, 1876.

Introduction et violence.
Dühring I et II

CHAPITRE II.

Richesse et valeur.

Productivité et rentabilité.

Commence par une étude banale, comme c'est bien que l'homme, pour satisfaire ses

- 1 Cf. p. 28. « Quelque chose est productif dans la mesure où, à un degré plus ou moins élevé, il agit pour créer nourriture, vêtement, logement et conditions de vie économiques analogues. *Ce qui n'a pas directement* ce but ne peut être considéré comme économiquement productif, si nécessaire et utile que cela puisse être à d'autres points de vue. » Le « travail » dont D. parle plus haut est-il donc productif ou non au sens économique ? (F. E.)
- 2 En anglais: une impudente niaiserie.

« instincts et ses besoins », doit travailler et ce qu'il en résulterait s'il en était autrement. Notre homme ne semble pas pouvoir sortir de la littérature genre « ami des enfants », de 1770. P. 16, les « instincts et besoins » deviennent déjà des « instincts et passions » et on vante le bonheur qui fait que leur activité dépende « du triomphe sur un obstacle économique ». (Ce qui n'est pas vrai.) Du fait que la production est ainsi réduite au triomphe sur une résistance, sur un obstacle [check], nous entrons toutes voiles dehors dans l'économie vulgaire et fondons une théorie fautive de la valeur.

Cette « dépendance » est encore une fois « une loi fondamentale salutaire de l'arrangement externe de la nature et de la manière d'être interne de l'homme », p. 16, quelle nouveauté! ^{*1} A ces lois nouvelles de la nature succède la grande découverte que « cette lutte pour l'existence qui, sous certaines conditions [donc pas toujours?], prend le caractère du vol et au lieu de se tourner contre les obstacles naturels, se tourne contre l'homme lui-même, de sorte que l'existence de l'un est l'étiollement ou la mort de l'autre... a, en règle générale, pour origine des refoulements qui ne doivent pas être attribués à l'arrangement de la nature, mais à l'organisation politique et sociale du commerce des hommes entre eux ». [!], p. 16. Tout aussi neuf, le fait que la catégorie richesse de l'économie d'aujourd'hui comprend « effectivement non seulement disons la puissance technique sur la nature [quelle ânerie !] mais aussi la puissance politique [?] et sociale de l'homme sur l'homme » et qu'elle est « la puissance économique sur les choses et les hommes » pp. 16, 17.

La première serait innocente, mais la puissance sur l'homme ne vaudrait rien, et ainsi « le deuxième élément de la richesse est donc, chez certaines classes et certains

La méthode entière est donnée ici. Tout rapport économique est d'abord conçu du point de vue de la production, sans tenir compte d'aucune détermination historique.

1 ^{*} En français dans le texte.

peuples, en premier lieu le vol et en général une forme d'appropriation quelconque qui n'est pas compensée par l'exécution d'un travail ». p. 17. D'où il résulte (tout aussi neuf!), que la richesse doit être «considérée aussi bien du point de vue de la production que de celui de la répartition»! p. 17, ce qui n'empêche pas de découvrir ensuite, p. 18, que jusqu'ici, «richesse et pauvreté sont des phénomènes inséparables qui procèdent d'une seule et même cause et parcourent ensemble l'histoire universelle ».

« Une circonstance très importante consiste en ceci que la domination de la nature s'est, en fait, produite d'une façon générale par celle de l'homme [!] [quel style!]*. Jamais, ni nulle part, la mise en culture de la propriété foncière sur de vastes étendues n'a été accomplie sans l'asservissement préalable de l'homme à quelque forme d'esclavage ou de corvée. L'établissement d'une domination économique sur les choses a eu pour condition préalable la domination politique, sociale et [!] économique de l'homme sur l'homme. Comment aurait-on pu seulement se représenter un grand propriétaire foncier sans inclure dans cette pensée en même temps sa domination sur des esclaves, des serfs ou des hommes indirectement privés de liberté? » p. 18. « Dans les périodes ultérieures de l'évolution, cette servitude a été adoucie... sa forme actuelle, dans les États de haute civilisation, est celle d'un salariat plus ou moins régenté par la domination policière. C'est donc sur ce dernier facteur [la domination policière, ou le salariat, ou les deux?] que repose la possibilité pratique » de la grande propriété foncière d'aujourd'hui. p. 19. « Naturellement, toutes les autres espèces de richesse de répartition doivent s'expliquer historiquement d'une manière analogue

Aussi, seules les choses les plus générales peuvent-elles être dites, et si Dühring veut aller plus loin, il est obligé de prendre les rapports historiques déterminés d'une époque, donc de quitter le domaine de la production abstraite et de créer la confusion. Puis, le même rapport économique est saisi sous le point de vue de la répartition, c'est-à-dire que la forme historique passée est réduite à ce mot sonore: violence, après quoi on s'insurge contre les méchantes conséquences de la violence. Nous verrons à propos des lois naturelles où nous en arrivons ainsi.

Donc : 1. L'histoire universelle commence avec les grands propriétaires fonciers! La culture du sol sur de vastes étendues est identique à la culture par de grands propriétaires fonciers! La terre italienne transformée par les latifundia en pâturages, était en friche auparavant! Les États du nord de l'Amérique n'ont pas pris leur énorme extension du fait des paysans libres, mais grâce aux esclaves, paysans corvéables, etc.!

De nouveau, le mauvais calembour ^{*1}: « Mise en culture sur de vastes étendues » doit être = défrichement de celles-ci, mais est pris aussitôt comme = mise en culture à grande échelle = grande propriété foncière! Et dans ce sens quelle découverte formidablement neuve, que cette impossibilité pour quelqu'un qui a plus de terre qu'il ne peut en cultiver avec sa famille, de cultiver la totalité sans travail d'autrui! Cependant, la mise en culture par des serfs n'est pas la mise en culture de vastes étendues, mais de parcelles, et la mise en valeur est toujours plus ancienne que le servage (Russie, les colonies flamandes, hollandaises, et frisonnes dans la marche slave, cf. Langethal ²), les paysans libres à l'origine sont transformés en serfs, et même ils

1 * En français dans le texte.

2 Christian Eduard LANGETHAL: Geschichte der deutschen Landwirtschaft, liv. 1-4, Iena, 1847-1856.

(mais ici, pas trace d'explication]; le fait que l'homme dépende indirectement de l'homme, fait qui constitue actuellement le trait fondamental des situations économiques les plus évoluées, ne peut pas se comprendre et s'expliquer par lui-même, mais seulement comme un héritage un peu transformé d'un assujettissement et d'une expropriation antérieurs directs.» p. 19.

« La valeur est le cours que les choses et les prestations économiques ont dans le commerce ... » « Ce cours qui correspond au prix ou à n'importe quel autre nom équivalent, par exemple au salaire ou à l'intérêt en tant que prix de l'utilisation de l'argent. » Cependant, « tout à fait en général », « la loi fondamentale de comparaison et d'estimation » repose « en premier lieu dans le domaine de la production pure », p. 19. La grandeur de l'obstacle naturel qui se rebelle contre la satisfaction des besoins et « qui l'oblige à des dépenses plus ou moins grandes de force économique [!] détermine aussi ... la valeur plus ou moins grande. » « Ce n'est pas ce que les choses fournissent, mais ce que nous devons fournir pour parvenir jusqu'à elles qui décide de l'existence et de la grandeur de la valeur. » p. 20.

Puis la robinsonnade continue p. 22, selon Capital, pp. 53, 54. Mais attention: « À considérer les choses de façon tout abstraite, le travail ou la dépense de force ne sont même pas une condition préalable indispensable [de la valeur]; car l'occasion plus mince d'obtenir quelque chose peut être représentée d'une manière pleinement suffisante par le jeu des phénomènes de la nature. Les météores, qui tombent du ciel ou d'autres fournitures parcimonieuses de la nature, [donc, par exemple, les diamants. Cf. Capital, p. 611 seront, là où ils forment d'une façon générale l'objet de désir, estimés dans leurs diverses espèces selon leur degré de rareté. » p. 21. (Cf. Capital, p. 81, sur les prix qui ne représentent pas de valeurs.)

deviennent serfs parfois d'une manière formellement volontaire.

Triomphe sur la résistance, catégorie reprise à la mécanique mathématique, qui devient absurde en économie. Successivement, je file, je tisse, je blanchis, j'imprime du coton, signifie maintenant: je surmonte la résistance du coton contre le fait d'être filé, du fil contre le fait d'être tissé, du tissu contre le blanchissage et l'impression. Je fais une machine à vapeur signifie: je surmonte la résistance du fer contre la transformation en machine à vapeur. J'exprime la chose par un détour pompeux, qui n'apporte que trompe-l'œil. Mais ... par-là, je puis introduire la *valeur de répartition*, où il doit y avoir aussi une résistance à surmonter. Voilà la raison!

Mais « comme dans la richesse, il faut tenir compte dans la valeur d'un second élément qui se rapporte à la répartition », p. 22. Outre la résistance naturelle, « il y a encore un autre obstacle purement social qui rend plus difficile l'acquisition du nécessaire [!]. Entre les hommes et la nature une force barre la route, et cette force, c'est encore une fois l'homme ». Qu'on se représente à côté du Robinson sans armes encore quelqu'un, « qui, l'épée à la main, occupe les voies d'accès à la nature et à ses ressources et qui exige un prix sous quelque forme que ce soit pour accorder le passage, il taxe pour ainsi dire l'autre et est ainsi cause que la valeur de l'objet convoité finit par être plus grande que ... ce ne serait le cas sans cet obstacle politique et social ... Une telle valeur de répartition... le cours réel des choses nous le montre [cet élément de valeur] dans sa force plastique, profonde et vaste. On ne peut, pour ainsi dire, rien entendre à l'histoire si l'on entreprend de faire abstraction par principe de cette valeur pour ainsi dire sociale et de nier sa force qui domine les rapports d'échange. Les formes particulières que prend ce cours artificiellement augmenté des choses sont extrêmement diverses et il a naturellement pour pendant un abaissement correspondant du cours du travail. L'imposition sociale grâce à laquelle une classe en rend une autre tributaire par des prix plus élevés imposés politiquement et socialement, par exemple, pour l'utilisation de la propriété foncière et surtout des édifices, - cette prodigieuse imposition a aussi sa place ici ». p. 23. Cette « violence à forme monopoliste de la possession nue et inactive » est une « sorte de tribut ... qui laisse loin derrière lui la pression des impôts de l'État et des communes ». p. 24. Pur prélèvement ^{* 1}

Voir p. 253.

donc, plus le prix des vivres est élevé, plus le salaire est bas.

1 ^{*} En français dans le texte.

« C'est donc une illusion de vouloir Cf. p. 256: Histoire, p. 506, équivalents
 considérer a priori la valeur comme un fondés sur la violence. Cours, 267.
 équivalent au sens propre du terme, c'est-à-
 dire comme un « valoir autant » ou comme un
 rapport d'échange conforme au principe de
 l'égalité de la prestation et de la contre-
 prestation [!]. Tous les faits réels, doivent
 forcément, sur la base d'une telle
 supposition, apparaître sous un jour faux. Le
 schéma mental simple de deux personnes
 dont l'une jette son épée dans la balance (donc plus le salaire est bas, plus les prix des
 pour déterminer le taux du rapport dit marchandises sont élevés.)
 d'échange nous apprend aussitôt que le
 cours effectif que les prestations [donc pas
 les choses qui sont fournies] ont dans le
 commerce ne sera très souvent rien d'autre
 qu'une solde accordée ». p. 24. La
 concurrence, libre ou pas libre, n'y change
 rien, « car elle se meut dans des voies qui
 n'ont pas été créées par elle-même, mais par
 ces violences qui approprient et
 répartissent ». p. 24. Une réelle « théorie
 exacte de la valeur » ne fera donc pas
 coïncider la valeur déterminée uniquement
 par la production, qui est « la valeur
 économique proprement dite » et ne variera
 « qu'avec les seuls obstacles à la production
 qui sont d'ordre naturel et technique ... avec
 cette forme particulière du cours qui repose
 sur la contrainte de répartition ». C'est
 pourquoi il y a deux valeurs, la « valeur de
 production » et la « valeur de position
 politico-sociale », qui n'ont en commun « que
 l'influence de la résistance ». p. 25.

Le rapport de la demande et de l'offre (Valeur et prix.) (269.)

exprime « pour ainsi dire la tension de la
 résistance qui s'oppose à l'obtention. Les
 perturbations dans le jeu de l'offre et de la
 demande font voir d'une façon
 particulièrement claire comment la faculté
 d'appropriation et la possibilité de *prélever*
 dans l'échange *un tribut* sur la partie
 adverse, donc de *pratiquer la répartition*
dans l'acte du commerce lui-même, font
 partie des moyens principaux de créer des

cours au sens d'une valeur de répartition ».
p. 26.

Mais, « il reste cependant à la base un quelque chose de commun sous la forme de l'objet dont se composent toutes les valeurs et avec lequel, en conséquence, on les mesure. La mesure naturelle immédiate est la dépense de force et l'unité la plus simple, la force humaine au sens le plus grossier du mot. Cette dernière se ramène [!] au temps d'existence dont l'entretien par soi-même représente à son tour la victoire sur une certaine somme de difficultés alimentaires et vitales. La valeur de répartition existe purement et exclusivement là seulement où existe le pouvoir de disposer de choses non produites, ou [!] pour parler un langage plus courant, là où ces choses [non produites!] elles-mêmes s'échangent contre des prestations ou des objets ayant une valeur de production réelle. Le facteur homogène tel qu'il se trouve indiqué et représenté dans toute expression de valeur, et, par conséquent aussi, dans les éléments de valeur appropriés par répartition sans contrepartie, consiste dans la dépense de force humaine qui se trouve incorporée, ainsi que dans toute marchandise, dans les métaux précieux extraits et amenés sur place ». p. 27. Ce qui nous ramène heureusement à Ricardo et à Marx.

Ensuite, bavardage sur la productivité. « La productivité supérieure devra donc », comprenez: parce que, « toutes choses égales, d'ailleurs, c'est l'extension de l'agriculture qui » crée « le plus de moyens d'existence, mais cette extension peut, elle-même, dépendre d'un élargissement préalable des manufactures et de l'appareil de transport » [!!]. Devra donc « pour la totalité! », « être toujours cherchée selon le stade de développement là où la même dépense de force fait prévoir le plus fort rendement pour la totalité ». Mais ceci n'est

Qu'est-ce qu'une chose non produite? Le sol cultivé moderne? Ou cela signifie-t-il des choses que le propriétaire n'a pas produites lui-même? Mais à cela s'oppose la « valeur de production réelle ». La phrase suivante montre que c'est de nouveau un mauvais calembour ^{*1}. Des objets de la nature qui n'ont pas été produits sont confondus avec « des éléments de valeur qu'on s'est appropriés sans contrepartie ».

Grâce au « donc », le rendement pour la totalité devient le but de la productivité (ce qu'il n'a jamais été jusqu'ici); d'où l'on tire la revendication de la productivité universelle (il faudrait dire: de la productivité dans l'intérêt de tous) et l'on en vient à revendiquer une « économie politique » idéale « en tant que totalité », que la violence a empêchée jusqu'ici de se développer; dès lors, on peut se mettre à déclamer, tant qu'on veut, bien qu'il ne puisse absolument pas être question d'une telle économie politique, « sauf, peut-être,

1 * En français dans le texte.

« nullement dans la réalité... la norme le cas où on la considère dans un idéal d'appréciation. L'économie politique en tant que totalité [!] n'a guère été jusqu'ici une réalité efficace ... Mais la productivité pour des parties et des classes particulières ne se confond pas avec la productivité universelle ». p. 29.

Vient ensuite la déclamation sur la production juste et fausse, dans l'intérêt de toutes les classes ou de certaines classes. Tout ce qui a déjà été là sous la forme de la consommation, p. 13, *sq.*, et qui est universellement connu depuis Sismondi.

Rentabilité, dès que, dans une affaire déterminée, la production en tant que telle devient indifférente. La plupart du temps, procédé où se mêlent production et appropriation de produits déjà finis. Normale dans la rente foncière, le profit et l'intérêt. N'empêche qu'une productivité plus faible peut être plus rentable qu'une plus grande. Anormale dans la spéculation, etc. Tout cela, vieux verbiage. p. 31.

Verbiage sur la richesse, qui consisterait essentiellement dans la puissance, donc sous la forme la plus achevée, dans l'argent. « La force de disposer d'argent ou de créances en argent est l'intensification suprême de la puissance économique sur les choses et les hommes. » p. 32. Que la richesse, dite nationale, est celle de particuliers, etc., p. 33, mais doit être distinguée du « bien-être économique normal » (où existe-t-il donc?), p. 33.

E. DÜHRING: COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, y compris les points principaux de la politique financière. 2e édition, Leipzig, 1876.

Introduction et violence.
Dühring I et II

IIe PARTIE.

LOIS LES PLUS GÉNÉRALES.
PREMIER GROUPE.

LOIS DE KÉPLER.

CHAPITRE PREMIER.

Équipement des forces humaines et division du travail.

« La science économique, dans son développement supérieur a étudié l'enchaînement causal et cet enchaînement s'exprime en des constantes universelles dans les quelles on peut non seulement constater le caractère effectif externe, mais aussi comprendre la nécessité interne.» (59 ...) « Une loi économique ou ... une loi naturelle de l'économie repose toujours sur la règle sans accroc avec laquelle des conséquences déterminées se rattachent à des conditions déterminées. C'est par de telles lois scientifiques qu'on explique le mode d'enchaînement de ce qui arrive, et cela aussi bien en soi que par rapport à ce qui est arrivé ou va arriver. Le triomphe de l'esprit scientifique supérieur consiste dans le fait ... de parvenir aux idées vivantes, qui éclairent la production. La connaissance des lois est donc la plus parfaite, puisqu'elle nous montre comment un processus est conditionné par l'autre. » (59.)

Mais qu'il se présente des lois naturelles en économie ne signifie pas que « les relations qui se présentent en économie aient exactement le même caractère que les lois de la nature extérieure ». Le comportement du monde humain est « sans doute déterminé de façon aussi inviolable que si les derniers fondements des mouvements naturels inorganiques étaient en question ». Seulement: « L'action consciente et les activités non purement individuelles, mais collectives et organisées sont détermination

des instincts et des forces de l'entendement qui règnent en nous-mêmes. C'est pourquoi nous engendrons, bien que d'une manière intégralement conforme aux lois, un monde d'institutions et de faits vis-à-vis desquels nous ne sommes pas liés de la même manière qu'en ce qui concerne cette partie extérieure de la nature dont le genre d'action ne peut être modifié par nos interventions.» (60.)

Quelle copie boiteuse, hésitante, mal assurée, de la liberté dans la nécessité selon Hegel !

Ainsi, toutes nos institutions et faits sont, certes, déterminés d'une façon inviolable, mais pourtant vis-à-vis d'eux nous ne sommes pas entièrement liés; bien plus, les «processus» humains ne sont pas «pratiquement inaltérables dans tous leurs traits principaux comme le jeu extérieur de la nature »! Voilà de la dialectique naturelle! p. 60.

Plus sottise encore serait l'admission du caractère arbitraire et sans règle des rapports humains.

Donc, loi de la nature; un point, c'est tout. Que les lois de l'économie dans toute la production antérieure sans plan ni ensemble s'opposent aux hommes comme des lois objectives, sur lesquelles ils n'ont pas de pouvoir, donc sous la forme de lois naturelles, de cela pas un mot.

« Les lois économiques susceptibles de formulation tout à fait générale » rentrent dans deux groupes: 1. Celui de la production; 2. Celui de la répartition. Voici donc tout d'abord celui de la production.

Première loi de Képler.

D'abord, préparation des grandes choses qui vont suivre.

« Toute loi est l'indication d'une cause. Les lois que nous avons tout d'abord à étudier rendent compte des causes qui engendrent et favorisent le rendement productif de l'homme. La loi fondamentale qui doit être mise en tête est celle de l'équipement

technique, on pourrait même dire de l'armement de la force économique naturellement donnée à l'homme. » (63.) Cela développé ensuite tout au long. Verbiage à propos d'A. Smith qui, au lieu de cette loi, a mis en tête celle de la division du travail, bien qu'un « procédé purement scientifique eût suffi à lui apprendre que l'on ne peut commencer par une institution dont l'essence, considérée dans l'abstraction intégrale, suppose plus qu'un seul sujet économiquement agissant » ! (64.) Il aurait donc dû mettre en tête la loi traitée maintenant par D. Aussi dûment préparé, le lecteur comprendra toute la profondeur de cette loi fondamentale de toute économie. Elle dit:

« La productivité des moyens économiques, des ressources naturelles et de la force humaine est intensifiée par des inventions et des découvertes. Et, qui plus est, cela se produit abstraction entièrement faite de la répartition, qui, en tant que telle, peut connaître ou causer des changements, certes appréciables, mais ne détermine pas le *cachet* [!] du résultat principal. » (65.)

Cette phrase de conclusion: et qui plus est ... n'ajoute rien de nouveau à la loi, car si la loi est vraie, la répartition ne peut rien y changer et il est donc superflu de dire qu'elle est juste pour toute forme de répartition, sans quoi elle ne serait vraiment pas une loi de la nature. Mais si elle est ajoutée, c'est tout simplement que Dühring a quand même eu honte de donner la loi toute nue, aussi nue dans sa platitude. De plus, cette addition est absurde. Car si la répartition *peut* certes provoquer des modifications appréciables, on ne peut pas « en faire entièrement abstraction ». Nous la barrons donc et nous obtenons la loi pure et simple, la loi *fondamentale de toute l'économie*.

Mais ce n'est pas encore assez plat. On nous instruit: « Pour la *compréhension* [1] exacte des diverses parties [!] de la formulation de

la loi *fondamentale*, on se souviendra que la productivité des ressources naturelles et des forces humaines n'est pas autre chose que leur -rendement à des fins économiques.

» (66.) Celui qui maintenant n'a pas saisi, c'est qu'il est indécrottable.

Ces banalités ne servent qu'à raccrocher une tirade, à propos des ressources naturelles, sur la forme moléculaire de l'énergie de la vapeur et le fait que nous ne pouvons pas créer d'énergie, mais puiser dans « le stock d'énergie *immuable* de la nature » (là-dessus, Dühring pourrait se mettre d'accord avec Clausius et, d'ailleurs, c'est pur non-sens car, autrement, aucun passage qualitatif des énergies ne serait possible); que le charbon, la vapeur et le fer constituent les signes de civilisation modernes et que « nous avons une impression étrange » si nous réfléchissons que le charbon, que nous gaspillons si légèrement, « doit son existence à des processus de formation très lents ». Car sans ce charbon tout serait autrement, etc. A cela s'accroche cette considération que l'industrie est très en avance sur l'agriculture et qu'en conséquence le centre de gravité du développement économique et social est tombé dans les villes (sans violence?), de même qu'on peut considérer l'Europe vis-à-vis de l'Asie comme ville vis-à-vis de la campagne.

Le dogme économique éteint selon lequel « le progrès économique dépend chaque fois de la quantité de capital existant », p. 70, mettait à nu « plus d'erreur que de vérité », et nous pouvons maintenant « rendre cette dernière libre de l'erreur et intelligible à l'aide de notre loi de l'équipement technique ». La « science économique désuète » se représente encore le capital « de préférence comme fonds de salaire » (donc tout capital comme *une partie* du capital circulant !) lequel « point de vue rétréci ... n'a guère besoin maintenant d'être réfuté »; Mais si « l'on comprend le capital dans

son sens naturel comme instrument de la production, il apparaît aussitôt que la phrase en question ne peut pas valoir pour chaque somme donnée des moyens de production, mais seulement pour *le savoir et les procédés techniques généraux* ».

À preuve les charrues à vapeur du khédivé coulées dans le Nil et les batteuses sans utilisation dans des hangars d'aristocrates russes. Même la vapeur, etc., a ses conditions historiques préalables qui sans doute sont relativement faciles à créer, mais doivent tout de même l'être. Mais Dühring est tout fier d'avoir ravalé cette proposition, qui a un tout autre sens, au point que cette « idée coïncide avec notre ... loi mise en tête », p. 71. Sous cette loi, les économistes se représentaient pourtant encore quelque chose de réel. Dühring l'a réduite à la platitude extrême.

En fin de compte viennent la nouvelle découverte d'après laquelle, quand « l'homme » rejette de plus en plus le travail sur la nature, il devrait (ought) en compensation avoir plus de temps libre, mais cela n'est le cas que pour un petit nombre (autrement dit l'homme n'a rien à voir ici), et cette consolation que, si la loi fondamentale « ne conduit pas non plus immédiatement à la constitution meilleure, elle montrera à pleine mesure sa fécondité dès que ses bienfaits [les bienfaits de cette loi] ne seront plus entravés par des barrières politiques et sociales ». (72.)

Ce sont les forces productives modifiées qui feront éclater ces barrières sociales et politiques comme cela a toujours été le cas; mais, naturellement, pas un mot là-dessus.

La deuxième loi naturelle, celle de la division du travail s'énonce: « La scission des branches professionnelles et la dissociation des activités élèvent la productivité du travail. » p. 73.

Formule fautive, puisqu'elle n'est exacte que pour la production bourgeoise et que la division des genres de profession devient

déjà là une barrière pour la production par la mutilation et l'ossification des individus; quant à l'avenir, la division du travail y disparaît entièrement. Nous voyons ici déjà que cette division des genres de profession est, pour Dühring, quelque chose de permanent sous sa forme actuelle, y compris pour la socialité.

Maintenant, narration historique et fantaisiste de la division, depuis Robinson en passant par la famille avec sa division naturelle jusqu'aux « divisions de fonction accomplies par la violence », qui « ont puissamment coopéré » à l'état actuel de la division du travail. (75.) Surtout, la division entre travailleurs et non travailleurs. Puis la division en agriculture, industrie et commerce. Division internationale du travail avec laquelle les libre-échangistes ont bluffé, la division entre provinces serait beaucoup plus importante.

La division du travail a ses limites pour diverses situations. D'après l'économie ordinaire, c'est le marché qui la détermine. Cela est plat. A priori, il apparaît que le marché peut être intensif, du fait d'une population dense, ou extensif, par l'extension dans l'espace, et nous voyons déjà là « qu'un compte minutieux des causes de l'ampleur prise dans chaque cas par la division du travail n'a pas de résultat moindre [!] que l'étude des lois qui déterminent la combinaison économique et sociale des groupes et cercles et règle en général la portée d'une civilisation cohérente dans chaque cas. » (80.) L'importance de la densité de la population serait universellement reconnue; par contre la distance, les transports traités superficiellement, raison pour laquelle Dühring donne son propre chapitre sur ce sujet.

En conclusion, il dit directement: « Le fait que l'ouvrier devienne l'esclave de la machine ou qu'il soit transformé par l'exercice monotone de la caserne-

industrielle en une marionnette intellectuelle et physique, - heureux encore s'il n'est pas plus que ramené à l'animal et rabaissé à une existence mutilée, n'est absolument pas une conséquence du principe de la division du travail en général, mais l'effet particulier qu'a eu la division du travail innocente en soi dans sa combinaison avec l'absence de liberté sociale. » (81). Certainement pas de division du travail avec multiplication des « genres professionnels » de chaque individu. Dühring n'a-t-il pas éternisé la « scission des genres professionnels » dans sa loi? Et nous ne trouvons jamais qu'il s'en écarte, bien que lui-même (*Hist. crit.*), il se vante des résultats colossaux qu'il a obtenus dans divers genres professionnels!

CHAPITRE II

DISTANCE ET TRANSPORT.

DIVISION DU TRAVAIL.

1. *Ville et campagne.* L'essence de l'antagonisme inévitable par la nature de la chose est restée la même (entre ville et campagne) (232). Mais « il est, somme toute, scabreux de se représenter l'abîme entre l'agriculture et l'industrie comme impossible à combler. En fait, il existe déjà un certain degré de constance dans le passage de l'une à l'autre, qui promet d'augmenter encore considérablement dans l'avenir ». Dès maintenant, deux industries glissées dans l'agriculture et l'exploitation rurale: « en premier lieu, la distillerie et ensuite, la préparation du sucre de betterave » (250) ... « La production d'alcool a une telle signification qu'on la sous-estimera plutôt qu'on ne la surestimera. » Mais « s'il était possible qu'un assez large cercle d'industries, par suite d'inventions quelconques, prît une forme imposant la localisation de l'exploitation à la campagne et sa soudure immédiate avec la production des matières premières » (251), voilà qui affaiblirait l'opposition et « on y gagnerait la base la plus étendue pour la distraction

civilisée. Mais même ainsi, « une perspective analogue pourrait s'ouvrir d'une autre manière encore... Si ces derniers (les besoins sociaux) deviennent décisifs pour les groupements d'activités humaines, il ne sera plus possible de négliger les avantages qui résultent d'une liaison, et d'une étroite liaison méthodique, des occupations de la rase campagne avec les opérations du travail de transformation technique ». (252.)

2. *En général* (257), il est question d'une « personne qui doit s'adonner *exclusivement* à un genre d'activité ».

« La production elle-même (dans la situation socialitaire) prendra de l'intérêt, et l'exercice veule qui n'apprécie cette production que comme moyen de gain, n'imprimera plus son cachet sur les choses » (265.) (Grâce à la « concurrence sociale qui subsiste sous la forme qui vient d'être indiquée [comme émulation] ».

Décision sur la production par la *valeur*, pas claire, p. 278. Cependant, « la question consiste simplement à savoir si l'on peut, pour ainsi dire, créer un *certain nombre d'existences qui doivent se consacrer à la production d'un article, avec la consommation qui leur est nécessaire* » (c'est-à-dire les *moyens de consommation*!). *Commune économique* « signifie une communauté de personnes qui, de par leur droit public à disposer d'un canton de terrain et d'un groupe d'établissements de production, sont tenues à l'activité en commun et à la participation en commun au produit ». (322.)

Dans la commune économique règne *Malthus*: « comme toute marge nouvelle est compensée par un accroissement de population ». (328.) « Une adaptation de l'espèce mentionnée plus haut [de la population aux conditions de production] ne fera pas défaut à la société organisée en communes économiques. » (329.) Peut-être, « l'augmentation du nombre ... apparaîtra un jour comme un simple phénomène passager »

(329). Phrase suivante. « Il faut une certaine étroitesse pour penser que l'humanité ou un important détachement de l'humanité doit obligatoirement être livré à l'alternative de la surpopulation réelle ou de la contrainte dite morale, mais contre nature, du genre malthusien ». (330.)

La commune économique « un ample schéma de portée historique » (341); elle « dépasse les demi-mesures aberrantes [de la propriété coopérative prêtée à Marx] » (342); elle exige « aussi dans la pratique une conception plus exacte des tâches socialitaires » (343), cela naturellement ...

Division du travail *erronée* jusqu'ici (327).

« Quant aux questions posées par la division du travail elle-même, nous avons déjà dit plus haut qu'on peut les considérer comme *réglées*, dès qu'il est tenu compte des faits relatifs aux diverses convenances naturelles et des capacités personnelles. » (259.)

2. TACTIQUE DE L'INFANTERIE DÉDUITE DES CAUSES MATÉRIELLES (1700-1870)

C'est au XIV^e siècle que la poudre à canon et les armes à feu furent connues en Europe occidentale et centrale et tous les écoliers savent que ces progrès purement techniques ont révolutionné toute la conduite de la guerre. Mais cette révolution se fit très lentement. Les premières armes à feu étaient très grossières, surtout les arquebuses. Et bien qu'on eût inventé de bonne heure une foule de perfectionnements de détail, le canon rayé, la charge par la culasse, la platine à rouet, etc., il fallut cependant plus de trois cents ans, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, pour que fût mis au point un fusil approprié à l'armement de toute l'infanterie.

L'infanterie des XVI^e et XVII^e siècles était composée, soit de piquiers, soit d'arquebusiers. Au début, les piquiers étaient destinés à emporter la décision à l'arme blanche, tandis que le feu des fusiliers assurait la défense. C'est pourquoi les piquiers combattaient en masses profondes, analogues à l'antique phalange grecque. Les fusiliers étaient en profondeur de huit à dix rangs, parce que huit ou dix pouvaient tirer à tour de rôle avant qu'un seul n'eût chargé; celui qui était prêt à tirer, bondissait au premier rang, tirait et retournait au dernier rang pour recharger.

Le perfectionnement progressif des armes à feu changea cette proportion. Le mousquet put enfin se charger assez rapidement pour qu'il suffise de cinq hommes, donc de pelotons de cinq rangs de profondeur, pour entretenir un feu ininterrompu. Avec le même nombre de mousquetaires, on pouvait donc maintenant occuper un front presque deux fois plus long qu'avant. En raison de l'effet devenu bien plus dévastateur du feu de l'artillerie sur des masses profondes, les piquiers furent maintenant, eux aussi, disposés sur six ou huit rangs seulement et ainsi, l'ordre de bataille se rapprocha peu à peu de la position en ligne, où la décision était désormais remportée par le feu des armes et les piquiers n'étaient plus destinés à l'attaque, mais seulement à couvrir les fusiliers contre la cavalerie. À la fin de cette période, nous trouvons un ordre de bataille en deux formations de combat et une réserve, chaque formation étant rangée en ligne, la plupart du temps sur six rangs de profondeur, l'artillerie et la cavalerie soit dans les intervalles des bataillons, soit sur les ailes; chaque bataillon d'infanterie se compose au plus pour un tiers de piquiers et au moins pour deux tiers de mousquetaires.

À la fin du XVIII^e siècle se réalisa enfin le fusil à pierre avec baïonnette et le chargement au moyen de cartouches toutes prêtes. C'est ainsi que la pique disparut définitivement de l'infanterie. Le chargement prenait moins de temps, le feu plus rapide se protégeait lui-même, la baïonnette remplaçait la pique en cas de besoin. Par suite, la profondeur de la ligne pouvait être réduite de six à quatre, puis à trois, enfin, çà et là, à deux hommes. Pour un nombre d'hommes égal, la ligne s'allongea donc de plus en plus, il y eut de plus en plus de fusils tirant simultanément. Mais ces lignes longues et minces devenaient aussi de moins en moins maniables, elles ne pouvaient se mouvoir avec ordre que sur un terrain plat et sans obstacle, et de plus seulement à cadence lente, soixante-dix à soixante-quinze pas à la minute; or, en plaine, elles offraient à la cavalerie la possibilité d'attaques victorieuses, surtout sur les flancs. Soit pour protéger ces flancs, soit afin de renforcer la ligne de feu qui emportait la décision, on retira la cavalerie tout à fait sur les ailes, de sorte que la ligne de bataille proprement dite ne se composait que de l'infanterie avec son artillerie légère de bataillon. L'artillerie lourde,

extrêmement peu maniable, était en avant des ailes et changeait de position une fois tout au plus pendant la bataille. Les troupes à pied étaient rangées en deux formations dont les flancs étaient protégés par de l'infanterie disposée perpendiculairement, de sorte qu'elles étaient formées en un seul rectangle très allongé et creux. Quand cette masse peu maniable n'avait pas à se mouvoir d'un bloc, elle ne pouvait se diviser qu'en trois parties, le centre et les deux ailes, et le mouvement partiel consistait en tout à pousser en avant l'aile qui débordait celle de l'ennemi pour la tourner, tandis que l'on tenait l'autre en arrière comme une menace pour empêcher l'ennemi de modifier son front en conséquence. Changer l'ensemble du dispositif pendant la bataille prenait tant de temps et offrait à l'ennemi tant de points faibles qu'essayer signifiait presque toujours aller à la défaite. Le dispositif initial restait donc déterminant pour toute la bataille et dès que l'infanterie était au feu, la décision intervenait d'un seul coup, sans retour. Toute cette méthode de combat, développée au maximum par Frédéric II, était le résultat inévitable de l'action convergente de deux facteurs matériels: le matériel humain des armées mercenaires des princes d'alors, impeccables à l'exercice, mais tout à fait peu sûres, qui ne devaient leur cohésion qu'à la bastonnade et se composaient pour une part de prisonniers de guerre ennemis enrôlés de force, et, en second lieu, l'armement: le canon lourd peu maniable et le fusil à pierre à baïonnette avec son canon lisse qui tirait vite, mais mal.

Cette méthode de combat prévalut tant que les deux adversaires en restèrent au même point quant au matériel humain et à l'armement et que chacun trouva donc avantage à observer rigoureusement la règle prescrite. Mais lorsqu'éclata la guerre d'indépendance américaine, les soldats mercenaires bien entraînés eurent soudain en face d'eux des bandes d'insurgés, qui ne savaient peut-être pas faire l'exercice, mais tiraient d'autant mieux, avaient pour la plupart des carabines à tir précis et combattaient pour leur propre cause, donc ne désertaient pas. Ces insurgés ne firent pas aux Anglais le plaisir de danser avec eux en terrain découvert, selon toutes les règles traditionnelles de l'étiquette guerrière, le célèbre menuet à pas lent des batailles; ils attirèrent l'adversaire dans des forêts touffues, où ses longues colonnes en marche étaient exposées sans défense au feu de tireurs éparpillés et invisibles; formés en ordre dispersé, ils utilisaient le moindre couvert du terrain pour porter préjudice à l'ennemi et, en outre, grâce à leur grande mobilité, ils restaient toujours hors d'atteinte pour ses masses pesantes. Le combat par le feu de tireurs éparpillés, qui avait déjà joué un rôle au moment de l'introduction des armes à feu individuelles, se montra donc ici, dans certains cas, surtout dans la guérilla, supérieur à l'ordre en ligne.

Si les soldats des armées européennes de mercenaires n'étaient déjà pas faits pour le combat dispersé, leur armement l'était moins encore. Certes, on n'appuyait plus en tirant l'arme contre sa poitrine comme l'avaient fait les anciens mousquetaires, on épaulait comme maintenant. Mais il n'était toujours pas question de viser, car avec la crosse toute droite dans le prolongement du canon, on ne pouvait appliquer l'œil au canon. Ce n'est qu'en 1777, en France, que fut également adoptée pour le fusil d'infanterie la crosse cambrée de l'arme de chasse, et qu'ainsi un feu de tirailleurs efficace devint possible. Un second perfectionnement à citer fut l'affût des canons, plus léger et pourtant robuste, qui fut mis au point par Gribeauval au milieu du XVIII^e siècle et qui seul rendit possible la mobilité plus grande qu'on exigea par la suite de l'artillerie.

Il était réservé à la Révolution française d'exploiter ces deux progrès techniques sur le champ de bataille. Quand l'Europe coalisée l'attaqua, elle mit à la disposition du gouvernement la totalité de la nation en état de porter les armes. Mais cette nation n'avait pas le temps de s'exercer

suffisamment aux ingénieuses manœuvres de la tactique en ligne pour pouvoir opposer à l'infanterie prussienne et autrichienne rompue au service une formation analogue. Or la France manquait non seulement des forêts vierges américaines, mais encore de l'extension pratiquement illimitée du territoire pour la retraite. Il fallait battre l'ennemi entre la frontière et Paris, donc défendre un terrain déterminé, et cela ne pouvait finalement se faire que dans une bataille ouverte de masse. En plus de la formation en tirailleurs, il fallait donc trouver une autre formation qui permît aux masses françaises mal exercées de s'opposer avec quelque chance de succès aux armées permanentes d'Europe. On la trouva dans la colonne fermée, employée pour certains cas déjà, mais la plupart du temps sur le champ de manœuvre seulement. La colonne était plus facile à maintenir en ordre que la ligne; même s'il s'y créait quelque désordre, elle n'en continuait pas moins, en sa qualité de groupement dense, à opposer une résistance, - tout au moins passive; elle était plus facile à manier, son chef la gardait mieux en main, et elle pouvait se mouvoir plus vite. La vitesse de marche monta à cent pas et plus à la minute. Mais le résultat le plus important fut celui-ci: l'emploi de la colonne comme forme de combat exclusive des masses permit de décomposer le bloc unique et lourd de l'ancien ordre de bataille en ligne en éléments isolés, doués d'une certaine autonomie, qui adaptaient leur instruction générale aux circonstances qu'ils rencontraient et dont chacun pouvait se composer des trois armes à la fois; la colonne était assez plastique pour permettre toutes les combinaisons possibles dans l'emploi des troupes; elle rendit possible l'utilisation des villages et des fermes, encore strictement interdite par Frédéric II, et ceux-ci constituèrent désormais dans chaque bataille les points d'appui principaux; elle était applicable en tout terrain; elle pouvait enfin opposer à la tactique en ligne, qui jouait le sort entier de la bataille sur un seul coup, une méthode de combat qui, grâce aux formations en tirailleurs et à l'emploi progressif des troupes, lequel faisait durer la lutte, fatiguait et usait la ligne au point qu'elle ne pouvait plus résister au choc des troupes fraîches tenues en réserve jusqu'au dernier moment. Tandis que la position en ligne était de force égale sur tous les points, l'adversaire qui combattait en colonne pouvait occuper une partie de la ligne par des simulacres d'attaques montés avec de faibles forces et concentrer ses masses principales pour l'attaque au point décisif de la position. Le combat par le feu fut de préférence livré à l'aide de formations de tirailleurs dispersées tandis que les colonnes devaient exécuter l'attaque à la baïonnette. On avait donc de nouveau un rapport semblable à celui des groupes de fusiliers et des masses de piquiers au début du XVI^e siècle, à cela près que les colonnes modernes pouvaient à chaque instant se disperser en tirailleurs et que ceux-ci pouvaient également se regrouper en colonnes.

La nouvelle méthode de combat, dont l'utilisation fut développée au maximum par Napoléon, était si supérieure à l'ancienne, que celle-ci s'effondra irrémédiablement et sans recours devant elle, en fin de compte à Iéna où les lignes prussiennes peu maniables, lentes, inutilisables en majeure partie pour le combat dispersé fondirent littéralement devant le feu en tirailleurs des Français, auquel elles ne pouvaient répondre que par des feux de peloton. Mais si l'ordre de bataille en ligne avait vécu, il n'en allait nullement de même pour la ligne en tant que formation de combat. Peu d'années après la date où avec leurs lignes, les Prussiens avaient fait de si mauvaises affaires à Iéna, Wellington conduisit ses Anglais en ligne contre les colonnes françaises, et ne manquait jamais de les battre. Mais c'est que Wellington avait précisément adopté toute la tactique française, à ceci près toutefois qu'il faisait combattre ses formations d'infanterie en ligne, et non en colonne. Il avait ainsi l'avantage d'employer en même temps au feu tous les fusils et à l'attaque toutes les baïonnettes. Les Anglais ont fait la guerre avec cet ordre de bataille

jusque ces dernières années, et tant à l'attaque (Albuera) que sur la défensive (Inkermann)¹, ils ont conquis des avantages sur des effectifs de beaucoup supérieurs. Bugeaud, qui s'était trouvé face à face avec ces lignes anglaises, les préféra jusqu'au bout à la colonne.

Et cependant, le fusil d'infanterie était bien mauvais, si mauvais qu'il était rare d'atteindre un homme isolé à cent pas et tout aussi rare de toucher un bataillon entier à trois cents pas. Aussi, lorsque les Français vinrent en Algérie, subirent-ils de fortes pertes sous le feu des longs fusils des Bédouins tirant à des distances où leurs armes étaient sans effet. Ici, seule la carabine rayée pouvait être efficace; or c'est précisément en France qu'on avait toujours regimbé contre la carabine, même comme arme exceptionnelle, à cause de sa charge lente et de son encrassement rapide. Mais maintenant que se faisait sentir le besoin d'une carabine facile à charger, il fut aussi satisfait rapidement. Les travaux préparatoires de Delvigne furent suivis par le fusil à baguette de Thouvenin et le projectile à expansion de Minié, lequel mettait sur pied d'égalité, quant au chargement, le fusil rayé et le fusil lisse; de sorte que, dorénavant, toute l'infanterie put être armée de fusils rayés à longue portée et à tir précis. Mais le fusil rayé à baguette n'avait pas encore eu le temps de créer la tactique qui lui convenait qu'il était déjà évincé par l'arme de guerre la plus moderne, le fusil rayé chargé par la culasse; en même temps, d'ailleurs, les canons rayés devenaient de plus en plus utilisables.

L'armement de la nation entière tel que l'avait créé la Révolution, avait bientôt subi de sérieuses limitations. On n'enrôlait dans l'armée permanente qu'une partie des jeunes gens astreints au service, par tirage au sort, et c'est tout au plus, si l'on formait, avec une partie plus ou moins grande des autres citoyens, une garde nationale mal entraînée. Ou encore, là où on pratiquait avec une réelle rigueur le service militaire obligatoire, on formait, tout au plus, une armée de milice entraînée quelques semaines seulement sous les drapeaux, comme en Suisse. Des considérations financières obligeaient à choisir entre la conscription et l'armée de milice. Un seul pays d'Europe, et encore un des plus pauvres, essaya de combiner service militaire obligatoire et armée permanente: ce fut la Prusse. Et bien que l'obligation du service pour tous dans l'armée permanente n'ait jamais été réalisée qu'approximativement, cela également pour des raisons financières impératives, le système prussien de la réserve mit à la disposition du gouvernement un nombre si important d'hommes entraînés et organisés dans des cadres bien formés que la Prusse était nettement supérieure à n'importe quel autre pays de population égale.

Dans la guerre franco-allemande de 1870, le système français de la conscription succomba devant le système prussien de la réserve. Mais, pour la première fois aussi, les deux partis furent, dans cette guerre, armés de fusils chargés par la culasse, cependant que les formes réglementaires dans lesquelles les troupes évoluaient et se battaient étaient pour l'essentiel les mêmes qu'au temps du vieux fusil à pierre. Tout au plus, rendait-on un peu plus denses les formations en tirailleurs. Pour le reste, les Français continuaient à combattre avec les vieilles colonnes de bataillon, parfois aussi en ligne, tandis que chez les Allemands l'adoption de la colonne de compagnie signifiait au moins un essai pour trouver une nouvelle forme de combat plus adaptée à l'arme nouvelle. C'est ainsi qu'on se tira d'affaire dans les premières batailles. Mais lorsque, au cours de l'assaut sur Saint-Privat (18 août), trois brigades de la garde prussienne essayèrent de mettre sérieusement en pratique la tactique de la colonne de

1 Bataille d'Albuera en Espagne le 16 mars 1811 et bataille d'Inkermann, pendant la guerre de Crimée, le 5 novembre 1854.

compagnie, on put voir la puissance écrasante du fusil chargé par la culasse. Des cinq régiments les plus engagés (15.000 hommes), presque tous les officiers (176) et 5.114 hommes tombèrent, soit plus d'un tiers. Dans son ensemble, l'infanterie de la garde, qui avait marché au combat avec un effectif de 28.160 hommes, perdit ce jour-là 8.230 hommes, dont 307 officiers. Dès lors, la colonne de compagnie était condamnée comme formation de combat, tout autant que la masse de bataillon ou la ligne. On abandonna toute tentative d'exposer désormais la moindre troupe compacte au feu de l'ennemi; du côté allemand, le combat ne fut plus mené autrement qu'avec ces formations denses de tirailleurs dans lesquelles jusqu'ici les colonnes s'étaient déjà régulièrement décomposées d'elles-mêmes sous la grêle des balles, mais que d'en haut, on avait combattu comme contraires au bon ordre. Le soldat s'était montré une fois encore plus malin que l'officier; la seule forme de combat qui ait jusqu'ici fait ses preuves sous le feu du fusil rayé chargé par la culasse, c'était lui qui l'avait trouvée instinctivement et il l'imposa victorieusement malgré la répugnance des chefs. De même, on n'utilisa plus que le pas *de course* à portée du terrible feu des fusils.

3. LA DÉCADENCE DE LA FÉODALITÉ ET L'ESSOR DE LA BOURGEOISIE

Tandis que les luttes sauvages de la noblesse féodale régnaient sur le moyen âge de leur fracas, dans toute l'Europe de l'Ouest le travail silencieux des classes opprimées avait miné le système féodal; il avait créé des conditions dans lesquelles il restait de moins en moins de place aux seigneurs féodaux. Certes, à la campagne, les nobles seigneurs sévissaient encore; ils tourmentaient les serfs, ne soufflaient mot de leur peine, piétinaient leurs récoltes, violentaient leurs femmes et leurs filles. Mais alentour s'élevaient des villes: en Italie, dans le midi de la France, au bord du Rhin, les municipes de l'antiquité romaine, ressuscités de leurs cendres; ailleurs, notamment en Allemagne, des créations nouvelles; toujours entourées de remparts et de fossés, c'étaient des citadelles bien plus fortes que les châteaux de la noblesse, parce que seule une grande armée pouvait les réduire. Derrière ces remparts et ces fossés se développait, - assez petitement et dans les corporations, - l'artisanat médiéval, se concentraient les premiers capitaux, naissaient et le besoin de commercer des villes entre elles ainsi qu'avec le reste du monde, et, peu à peu également, avec le besoin, les moyens de protéger ce commerce.

Dès le XVe siècle, les bourgeois des villes étaient devenus plus indispensables à la société que la noblesse féodale. Sans doute, l'agriculture était-elle l'occupation de la grande masse de la population, et par suite, la branche principale de la production. Mais les quelques paysans libres isolés qui s'étaient maintenus çà et là, malgré les empiètements de la noblesse, démontraient suffisamment que, dans l'agriculture, l'essentiel n'était pas la fainéantise et les exactions du noble, mais le travail du paysan. D'autre part, les besoins de la noblesse elle-même avaient grandi et s'étaient transformés au point que, même pour elle, les villes étaient devenues indispensables; ne tirait-elle pas des villes le seul instrument de sa production, sa cuirasse et ses armes? Les tissus, les meubles et les bijoux indigènes, les soieries d'Italie, les dentelles du Brabant, les fourrures du Nord, les parfums d'Arabie, les fruits du Levant, les épices des Indes, elle achetait tout aux citadins, - tout, sauf le savon. Un certain commerce mondial s'était développé; les Italiens sillonnaient la Méditerranée et, au-delà, les côtes de l'Atlantique jusqu'en Flandre; malgré l'apparition de la concurrence hollandaise et anglaise, les marchands de la Hanse dominaient encore la mer du Nord et la Baltique. Entre les centres de navigation maritime du Nord et du Midi, la liaison était maintenue par terre; les routes par lesquelles elle se faisait passaient par l'Allemagne. Tandis que la noblesse devenait de plus en plus superflue et gênait toujours plus l'évolution, les bourgeois des villes, eux, devenaient la classe qui personnifiait la progression de la production et du commerce, de la culture et des institutions politiques et sociales.

Tous ces progrès de la production et de l'échange étaient, en fait, pour nos conceptions actuelles, de nature très limitée. La production restait liée à la forme du pur artisanat corporatif, elle gardait donc encore elle-même un caractère féodal; le commerce ne dépassait pas les eaux européennes et n'allait pas plus loin que les villes de la côte du Levant, où il se procurait, par échange, les produits d'Extrême-Orient. Mais tout mesquins et limités que restassent les métiers et avec eux les bourgeois qui les pratiquaient, ils suffirent à bouleverser la société féodale et restèrent tout au moins dans le mouvement tandis que la noblesse stagnait.

La bourgeoisie des villes avait, en outre, une arme puissante contre la féodalité: *l'argent*. Dans l'économie féodale type du début du moyen âge, il y avait à peine eu place pour l'argent. Le seigneur féodal tirait de ses serfs tout ce dont il avait besoin, soit sous la forme de travail, soit sous celle de produits finis; les femmes filaient et tissaient le lin et la laine et confectionnaient les vêtements; les hommes cultivaient les champs; les enfants gardaient le bétail du seigneur, ramassaient pour lui les fruits de la forêt, les nids d'oiseaux, la litière; en outre, la famille entière avait encore à livrer du blé, des fruits, des œufs, du beurre, du fromage, de la volaille, du jeune bétail, que sais-je encore. Toute domination féodale se suffisait à elle-même; les prestations de guerre, elles aussi, étaient exigées en produits; le commerce, l'échange n'existaient pas, l'argent était superflu. L'Europe était ramenée à un niveau si bas, elle avait à tel point recommencé par le début, que l'argent avait alors beaucoup moins une fonction sociale, qu'une fonction purement politique; il servait à *payer les impôts*, et on l'acquerrait essentiellement par *pillage*.

Tout était changé maintenant. L'argent était de nouveau devenu le moyen d'échange universel et, par suite, sa quantité avait beaucoup augmenté; la noblesse elle-même ne pouvait plus s'en passer, et, comme elle avait peu de choses à vendre, ou même rien, comme le pillage n'était plus tout à fait aussi facile non plus, elle dut se décider à emprunter à l'usurier bourgeois. Bien longtemps avant que les châteaux féodaux eussent été battus en brèche par les nouvelles pièces d'artillerie, ils étaient déjà minés par l'argent; la poudre à canon ne fut que l'huissier au service de l'argent. L'argent était le grand rabot d'égalisation politique de la bourgeoisie. Partout où un rapport personnel était évincé par un rapport d'argent, une prestation en nature par une prestation en argent, un rapport bourgeois remplaçait un rapport féodal. Sans doute, la vieille forme d'économie naturelle brutale subsistait-elle dans l'écrasante majorité des cas; mais il y avait déjà des districts entiers où, comme en Hollande, en Belgique, sur le cours inférieur du Rhin, les paysans livraient, au seigneur de l'argent au lieu de corvées et de redevances en nature, où seigneurs et sujets avaient déjà fait le premier pas décisif sur la voie de leur transformation en propriétaires fonciers et en fermiers, où donc, même à la campagne, les institutions féodales perdaient leur base sociale.

À quel point, à la fin du XVe siècle, la féodalité est minée et rongée intérieurement par l'argent, la soif d'or qui s'empare à cette époque de l'Europe occidentale en donne une démonstration éclatante. C'est *l'or*, que les Portugais cherchaient sur la côte d'Afrique, aux Indes, dans tout l'Extrême-Orient; c'est *l'or* le mot magique qui poussa les Espagnols à franchir l'océan Atlantique pour aller vers l'Amérique; *l'or* était la première chose que demandait le Blanc, dès qu'il foulait un rivage nouvellement découvert. Mais ce besoin de partir au loin à l'aventure, malgré les formes féodales ou à demi-féodales dans lesquelles il se réalise au début, était, à sa racine déjà, incompatible avec la féodalité dont la base était l'agriculture et dont les guerres de conquête avaient essentiellement pour but *l'acquisition de la terre*. De plus, la navigation était une industrie nettement *bourgeoise*, qui a imprimé son caractère anti-féodal même à toutes les flottes de guerre modernes.

Au XVe siècle, la féodalité était donc en pleine décadence dans toute l'Europe occidentale; partout des villes aux intérêts anti-féodaux, avec leur droit propre et leur bourgeoisie en armes, s'étaient encastrées dans les territoires féodaux; elles s'étaient déjà subordonné en partie socialement les seigneurs féodaux par l'argent, et même, çà et là, politiquement; à la campagne même, là où des conditions particulièrement favorables avaient permis l'essor de l'agriculture, les anciens liens féodaux commençaient à se décomposer sous l'influence de l'argent; ce n'est

que dans les pays nouvellement conquis comme dans l'Allemagne à l'est de l'Elbe, ou dans des zones par ailleurs attardées, situées à l'écart des voies commerciales, que l'ancienne domination de la noblesse continuait à fleurir. Mais partout, - dans les villes comme à la campagne, - s'étaient accrus les éléments de la population qui réclamaient avant tout que cessassent l'éternel et absurde guerroisement, ces querelles entre seigneurs féodaux qui rendaient permanente la guerre intérieure, même lorsque l'ennemi extérieur était dans le pays, cet état de dévastation ininterrompue, purement gratuite, qui avait duré pendant tout le moyen âge. Trop faibles eux-mêmes pour faire aboutir leur volonté, ces éléments trouvèrent un puissant appui dans la tête même de tout l'ordre féodal - la royauté. Et c'est là le point où la considération des rapports sociaux conduit à celle des rapports de l'État, où nous passons de l'économie à la politique.

Du chaos des peuples du début du moyen âge, sortirent peu à peu les nouvelles nationalités, processus au cours duquel, comme on le sait, dans la plupart des anciennes provinces romaines, les vaincus assimilèrent les vainqueurs, le paysan et le citadin le seigneur germanique. Les nationalités modernes sont donc, elles aussi, le produit des classes opprimées. La carte des districts de la Lorraine moyenne de Menke¹ donne une image expressive de la façon dont s'effectuèrent, ici, la fusion, là, la délimitation. Il suffit de suivre sur cette carte la frontière des noms de lieu romans et germaniques pour se persuader que, pour la Belgique et la Basse-Lorraine, elle coïncide pour l'essentiel avec la frontière linguistique qui existait il y a cent ans encore entre le français et l'allemand. On trouve encore, çà et là, une étroite zone où les deux langues luttent pour la suprématie; mais dans l'ensemble ce qui restera allemand et ce qui restera roman est solidement établi. Mais la forme, dérivée du bas franconien ancien ou du vieux haut allemand, de la plupart des noms de lieu de la carte montre qu'ils remontent au IXe, au plus tard au Xe siècle, que donc, vers la fin de l'époque carolingienne, la frontière était déjà tracée pour l'essentiel. Or, du côté roman, notamment à proximité de la frontière linguistique, on trouve des noms mixtes, composés d'un nom de personne germanique et d'une désignation topographique romane, par exemple, à l'ouest de la Meuse, près de Verdun: *Eppone curtis*, *Rotfridi curtis*, *Ingolini curtis*, *Teudegisilo villa*, devenus aujourd'hui Ippécourt, Récourt-la-Creux, Amblaincourt-sur-Aire, Thierville. C'étaient des demeures seigneuriales franques, de petites colonies allemandes en terre romane, qui, tôt ou tard, succombèrent à la romanisation. Dans les villes et dans les régions campagnardes isolées étaient installées des colonies allemandes plus fortes qui conservèrent leur langue assez longtemps encore; c'est de l'une d'elles que jaillit, par exemple, encore à la fin du IXe siècle, le *Ludwigslied*²; mais une grande partie des seigneurs francs avaient déjà été romanisés avant, et la preuve en est fournie par les formules de serment des rois et des grands de 842 dans lesquelles le roman apparaît déjà comme la langue officielle de la France.

Les groupes linguistiques une fois délimités (sous réserve de guerres postérieures de conquête ou d'extermination, comme elles furent menées, par exemple, contre les Slaves de l'Elbe), il était naturel qu'ils servent de données de base à la formation des États, que les nationalités commencent à se développer pour devenir des nations. La puissance qu'avait cet élément dès le IXe siècle est démontrée par l'effondrement rapide de l'État mixte de Lotharingie. Certes, pendant tout le moyen âge, les frontières linguistiques et nationales furent loin de coïncider;

1 SPRUNER-MENKE: *Handatlas zur Geschichte des Mittelalters und der neuen Zeit*, 3^e édition, Gotha, 1874, carte n° 32.

2 Le *Ludwigslied* est un poème rédigé en franconien qui célèbre la victoire de Louis III sur les Normands à Saucourt en 881.

mais, à l'exception peut-être de l'Italie, chaque nationalité était tout de même représentée en Europe par un grand État particulier, et la tendance à établir des États nationaux qui ressort d'une façon toujours plus claire et plus consciente, constitue un des principaux leviers de progrès du moyen âge.

Or, dans chacun de ces États médiévaux, le roi constituait le sommet de toute la hiérarchie féodale, sommet auquel les vassaux ne pouvaient échapper et contre lequel ils se trouvaient en même temps en état de rébellion permanente. Le rapport de base de toute l'économie féodale, l'octroi de terre contre la prestation de certains services et redevances personnels, offrait déjà, sous sa forme originelle la plus simple, assez matière à litiges, surtout là où beaucoup avaient intérêt à chercher des querelles. Aussi, où devait-on en être à la fin du moyen âge, où, dans tous les pays, les relations de vasselage constituaient un enchevêtrement inextricable de droits et d'obligations accordés, retirés, renouvelés, périmés, transformés ou conditionnés différemment? Charles le Téméraire, par exemple, était, pour une partie de ses terres, vassal de l'empereur, pour l'autre, vassal du roi de France; d'autre part, le roi de France, son suzerain, était en même temps pour certains territoires vassaux de Charles le Téméraire, son propre vassal; comment échapper ici aux conflits? D'où ce jeu séculaire et alterné d'attraction des vassaux vers le centre royal qui peut seul les protéger contre l'extérieur et entre eux, et de répulsion loin de ce centre, en quoi se change inéluctablement et constamment cette attraction; d'où cette lutte ininterrompue entre royauté et vassaux dont le fracas sinistre couvrit tout le reste pendant cette longue période où le pillage était la seule source de revenus digne de l'homme libre; d'où cette série sans fin et toujours renouvelée de trahisons, de meurtres, d'empoisonnements, de perfidies et de toutes les bassesses imaginables qui se cache derrière le nom poétique de chevalerie et ne cesse de parler d'honneur et de fidélité.

Il est évident que, dans ce chaos général, la royauté était l'élément de progrès. Elle représentait l'ordre dans le désordre, la nation en formation en face de l'émiettement en États vassaux rivaux. Tous les éléments révolutionnaires, qui se constituaient sous la surface de la féodalité en étaient tout aussi réduits à s'appuyer sur la royauté que celle-ci en était réduite à s'appuyer sur eux. L'alliance entre royauté et bourgeoisie date du Xe siècle; souvent interrompue par des conflits, - car au moyen âge rien ne poursuit sa route avec constance, - elle se renouvela toujours plus ferme et plus puissante, jusqu'à ce qu'elle ait aidé la royauté à remporter la victoire définitive et que celle-ci, en signe de reconnaissance, subjuguât et pillât son alliée.

Les rois, aussi bien que les bourgeois, trouvaient un appui puissant dans la corporation naissante des juristes. Avec la redécouverte du droit romain, la division du travail s'opéra entre les prêtres, consultants de l'époque féodale, et les juristes non ecclésiastiques. Ces nouveaux juristes appartenaient essentiellement, dès l'origine, à la classe bourgeoise; mais, d'autre part, le droit qu'ils étudiaient, enseignaient, exerçaient, était aussi essentiellement anti-féodal par son caractère, et, à un certain point de vue, bourgeois. Le droit romain est à tel point l'expression juridique classique des conditions de vie et des conflits d'une société où règne la pure propriété privée, que toutes les législations postérieures n'ont pu y apporter aucune amélioration essentielle. Or, la propriété bourgeoise du moyen âge présentait encore un fort amalgame de limitations féodales, par exemple elle se composait pour une grande part de privilèges; le droit romain était donc aussi dans cette mesure très en avance sur les conditions bourgeoises de l'époque. Mais la suite du développement historique de la propriété bourgeoise ne pouvait consister qu'en son évolution vers la pure propriété privée, comme ce fut aussi le cas. Or, ce

développement devait trouver un puissant levier dans le droit romain, qui contenait déjà tout prêt ce vers quoi la bourgeoisie de la fin du moyen âge ne tendait encore qu'inconsciemment.

Même si, dans de nombreux cas individuels, le droit romain servait de prétexte à une oppression renforcée des paysans par la noblesse, par exemple, là où les paysans ne pouvaient pas apporter de preuves écrites de leur affranchissement de charges par ailleurs usuelles, cela ne change rien à la chose. Même sans le droit romain, la noblesse aurait trouvé des prétextes semblables, et elle en trouvait tous les jours. C'était en tout cas un énorme progrès qu'entrât en vigueur un droit qui ne connaît absolument pas les conditions féodales et qui anticipe entièrement la propriété privée moderne.

Nous avons vu comment, sur le plan économique, la noblesse féodale commença à devenir superflue, voire même gênante dans la société de la fin du moyen âge; comment aussi, sur le plan politique, elle était déjà une entrave au développement des villes et de l'État national, possible à cette époque sous la forme monarchique seulement. Elle avait été maintenue malgré tout par cette circonstance, qu'elle avait jusque-là le monopole du maniement des armes, que sans elle on ne pouvait faire de guerre ni livrer de bataille. Cela devait changer aussi; le dernier pas allait être fait pour prouver à la noblesse féodale que la période de la société et de l'État qu'elle dominait touchait à son terme, que, dans sa qualité de chevalier, même sur le champ de bataille, on ne pouvait plus l'utiliser.

Combattre le régime féodal avec une armée elle-même féodale dans laquelle les soldats sont liés par des liens plus forts à leur suzerain immédiat qu'au commandement de l'armée royale, - c'était évidemment tourner dans un cercle vicieux et ne pas avancer d'un pas. Dès le début du XIV^e siècle, les rois s'efforcent de s'émanciper de cette armée féodale, de créer leur propre armée. A partir de cette époque, nous trouvons dans les armées royales une proportion sans cesse croissante de troupes enrôlées ou louées. Au commencement, il s'agit surtout de l'infanterie, composée des déchets des villes et de serfs déserteurs, Lombards, Génois, Allemands, Belges, etc., employée à l'occupation des villes et au service des sièges, à peine utilisable au début dans les batailles en rase campagne. Mais déjà vers la fin du moyen âge, nous trouvons aussi des chevaliers qui, avec leurs suites rassemblées Dieu sait comme, se louent au service des princes étrangers et annoncent par-là l'effondrement irrémédiable des conditions de la guerre féodale.

En même temps, dans les villes et parmi les paysans libres, là où il en existait encore et où il s'en était formé de nouveaux, se créaient les conditions de base d'une infanterie aguerrie. Jusque-là la chevalerie, avec sa suite également montée, ne constituait pas tellement le noyau de l'armée, que plutôt l'armée elle-même; le train des serfs qui l'accompagnait à pied comme valets d'armée n'apparaissait - en rase campagne - que pour déserteur et pour piller. Tant que dura l'apogée de la féodalité, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la cavalerie livra toutes les batailles et en décida. À partir de cette date, la chose change, et, en vérité, sur plusieurs points en même temps. La disparition progressive du servage en Angleterre créa une classe nombreuse de paysans libres, propriétaires fonciers (*yeomen*) ou fermiers, et fournit ainsi la matière première d'une nouvelle infanterie, exercée au maniement de l'arc, l'arme nationale anglaise de l'époque. L'introduction de ces archers qui combattaient toujours à pied, qu'ils fussent montés ou non pendant la marche, donna lieu à une importante modification dans la tactique des armées anglaises. A partir du XIV^e siècle, la chevalerie anglaise se bat de préférence à pied, là où le

terrain ou d'autres circonstances s'y prêtent. Derrière les archers qui entament le combat et effritent l'ennemi, la phalange fermée de la chevalerie attend pied à terre l'assaut adverse ou le moment propice pour avancer, tandis qu'une partie seulement reste à cheval pour soutenir le combat décisif par des attaques de flanc. Les victoires ininterrompues des Anglais en France à cette époque reposent essentiellement sur cette restauration d'un élément défensif dans l'armée et, pour la plupart, sont tout autant des batailles défensives avec contre-attaques que celles de Wellington en Espagne et en Belgique. L'adoption par les Français de la nouvelle tactique, - peut-être à partir du moment où les arbalétriers italiens qu'ils louèrent tinrent lieu d'archers anglais, - mit fin à la marche victorieuse des Anglais. De même, au début du XIV^e siècle, l'infanterie des villes de Flandre avait osé, - et souvent avec succès, - affronter la chevalerie française en rase campagne, et, en essayant de livrer traîtreusement les paysans impériaux libres de Suisse au grand-duc d'Autriche qui n'était autre que lui-même, l'empereur Albert poussa à la création de la première infanterie de renommée européenne. Dans les triomphes des Suisses sur les Autrichiens et sur les Bourguignons, la cavalerie cuirassée - montée ou à pied - succomba définitivement devant l'infanterie, l'armée féodale devant les débuts de l'armée moderne, le chevalier devant le bourgeois et le paysan libre. Et pour confirmer dès l'abord le caractère bourgeois de leur République, la première République indépendante d'Europe, les *Suisses firent argent* immédiatement de leur gloire militaire. Tous les scrupules politiques disparurent; les cantons se transformèrent en bureaux d'enrôlement, afin de rassembler des mercenaires pour le plus offrant. Ailleurs aussi, et notamment en Allemagne, le tambour du racoleur circula; mais le cynisme d'un gouvernement qui ne semblait être là que pour vendre ses ressortissants, reste inégalé jusqu'au moment où, à l'époque de l'avilissement national le plus profond, des princes allemands le surpassèrent.

Ensuite, au XIV^e siècle, la poudre à canon et l'artillerie furent également apportées en Europe par les Arabes en passant par l'Espagne. Jusqu'à la fin du moyen âge l'arme à feu portative resta sans importance, ce qui se conçoit, car la flèche de l'archer de Crécy portait tout aussi loin et touchait peut-être plus sûrement, - bien qu'elle n'eût pas le même effet, - que le fusil à canon lisse du fantassin de Waterloo. Le canon de campagne était encore également dans l'enfance; par contre les canons lourds avaient déjà plus d'une fois battu en brèche les remparts exposés des châteaux des chevaliers et annoncé à la noblesse féodale que la poudre scellait la fin de son règne.

La diffusion de l'imprimerie, la reprise de l'étude de la littérature antique, tout le mouvement de la culture qui se renforce et s'universalise de plus en plus à partir de 1450, tout cela favorisa la bourgeoisie et la royauté dans leur lutte contre la féodalité.

L'action conjuguée de ces causes, renforcée d'année en année par leur action réciproque croissante les unes sur les autres, qui poussait de plus en plus en avant dans une même direction, décida, dans la deuxième moitié du XV^e siècle, de la victoire, sinon de la bourgeoisie, du moins de la féodalité. Partout en Europe, jusque dans les pays secondaires lointains qui n'avaient pas passé par l'état féodal, la puissance royale prit le dessus d'un seul coup. Dans la presqu'île ibérique, deux des souches linguistiques romanes s'unirent pour former le royaume d'Espagne, et le royaume d'Aragon qui parlait le provençal se soumit au castillan comme langue écrite; la troisième souche unifia son territoire linguistique, à l'exception de la Galicie, pour former le royaume de Portugal, la Hollande ibérique, se détourna de l'intérieur et prouva par son activité maritime son droit à une existence séparée. En France, après le déclin de l'État bourguignon,

Louis XI réussit enfin à instaurer si fortement l'unité nationale que représentait la royauté sur le territoire français encore très découpé, que son successeur pouvait déjà se mêler des querelles italiennes et que cette unité ne fut plus mise en question qu'une fois, et pour peu de temps, par la Réforme. L'Angleterre avait enfin abandonné ses guerres don quichottesques de conquêtes en France, qui, à la longue, l'auraient saignée; la noblesse féodale chercha une compensation dans les guerres des Deux-Roses et trouva plus qu'elle avait cherché; elle s'usa et mit sur le trône la dynastie des Tudor dont la puissance royale dépassa celle de tous ses devanciers et de ses successeurs. Les pays scandinaves avaient fait depuis longtemps leur unité; depuis sa réunion à la Lituanie, la Pologne allait au-devant de sa période d'apogée avec une puissance royale encore intacte, et, même en Russie, le renversement des petits princes et la libération du joug tatar avaient marché la main dans la main et avaient été définitivement scellés par Ivan III. Dans toute l'Europe, il n'y avait que deux pays où la royauté, et l'unité nationale alors impossible sans elle, n'existaient pas ou n'avaient existé que sur le papier: l'Italie et l'Allemagne.